



REVUE DE PRESSE

Prix littéraire du premier roman de langue française

Édition 2022

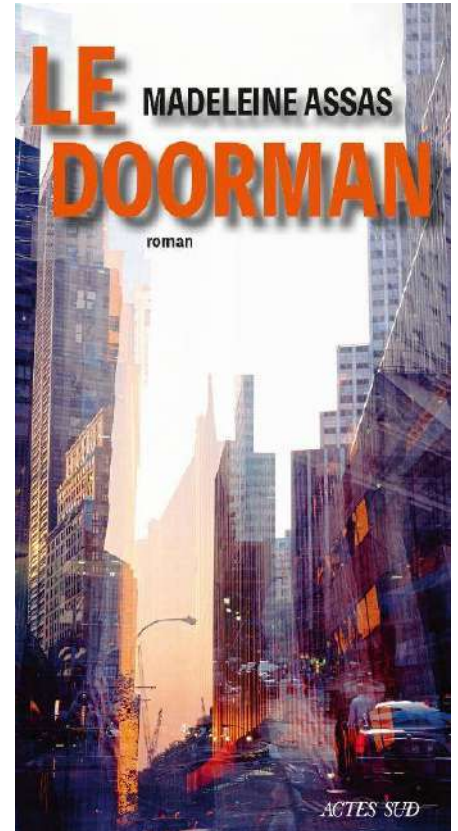
Vendredi 20 mai

32^e prix des lecteurs de Blois/Agglopolys





©Carole Parodi



Madeleine Assas
Le doorman
 (Actes Sud)

L'auteur

Le Doorman est le premier roman d'une femme dont l'étonnante virtuosité littéraire vient peut-être de sa fréquentation - elle est comédienne - des vies réelles comme imaginaires lointaines et étrangères. À moins qu'il ne s'agisse de l'attachement à cette ville qu'elle parcourt nuit et jour depuis longtemps.

Résumé

Le Doorman est le roman d'un homme secret vêtu d'un costume noir à boutons dorés. Un étranger devenu le portier d'un immeuble de Park Avenue puis, avec le temps, le complice discret de plusieurs dizaines de résidents qui comme lui sont un jour venus d'ailleurs. À New York depuis 1965, ce personnage poétique et solitaire est aussi un contemplatif qui arpente à travers ce livre et au fil de quatre décennies l'incomparable mégapole. Humble, la plupart du temps invisible, il est fidèle en amitié, prudent en amour et parfois mélancolique alors que la ville change autour de lui et que l'urbanisme érode les communautés de fraternité.

Toute une vie professionnelle, le Doorman passe ainsi quarante années protégées par son uniforme, à ouvrir des portes monumentales sur le monde extérieur et à observer, à écouter, avec empathie et intégrité ceux qui les franchissent comme autant de visages inoubliables. Jusqu'au jour où il repart pour une autre ville, matrice de son imaginaire.

Ce livre est le théâtre intemporel d'une cartographie intime confrontée à la mythologie d'un lieu. Il convoque l'imaginaire de tout voyageur, qu'il s'agisse du rêveur immobile ou de ces inconditionnels piétons de Manhattan, marcheurs d'hier et d'aujourd'hui aux accents d'ailleurs.

« Madeleine Assas : "Le 'doorman' est à la fois visible et invisible" »

Mathilde Karsenti, in *Marianne*, 18/11/2021

Dans « Le Doorman » (Actes Sud), la romancière Madeleine Assas s'attarde sur la vie d'un homme, celle de Raymond alias « Ray », un étranger devenu portier à New York au milieu des années 1960. Un hommage aux « doormen » fouillé et bien ficelé récompensé par le Prix du roman d'entreprise et du travail, ce mercredi 17 novembre.

Comme chaque année depuis 2009, le « Prix du roman d'entreprise et du travail », dont *Marianne* est partenaire, récompense un ouvrage lié aux problématiques de l'emploi. Ce prix est organisé par « Place de la médiation », spécialisé dans la qualité de vie au travail, le cabinet Technologia, qui s'attache à la prévention et au traitement des risques professionnels, et soutenu par le Cercle des DRH Européens. Son jury est constitué de sociologues, de juristes, de journalistes et de responsables syndicaux. À la tête de Technologia, Jean-Claude Delgènes explique que ce prix a pour vocation de « *donner accès à la connaissance de certains mondes du travail* ». Selon lui, la littérature est un excellent moyen d'« *éclairer des phénomènes de société actuels et souterrains, elle alimente les réflexions comme l'eau se répand dans une pièce* ».

Les deux précédents lauréats, Joseph Ponthus en 2020 pour son roman *À la ligne*, succédant à Sarah Barukh, interviewée par *Marianne* pour son ouvrage *Le cas zéro* mettaient chacun en scène des héros du quotidien. Le premier présentait un ouvrier intérimaire d'abattoirs bretons inventoriant avec une infinie précision les gestes du travail à la chaîne, le bruit, la fatigue et la souffrance du corps. L'autre évoquait les premiers soignants confrontés au virus du sida, en 1982. Des problématiques sombres chaque fois bien menées par leur auteur.

Le prix 2021, remis par la ministre du Travail Élisabeth Borne dans la soirée du mercredi 17 novembre, a couronné le premier roman de Madeleine Assas, *Le Doorman* (Actes Sud). Arrivé aux États-Unis en 1965, Raymond, qui se fera ensuite appeler Ray, un juif algérien d'origine espagnole, se fait embaucher en tant que portier dans un grand immeuble de Park Avenue. Si l'écrivaine ne pensait pas suivre son personnage aussi longtemps, celui-ci lui a « *tendu la main jusqu'au début du XXIe siècle* » confie-t-elle. Pendant près de quarante ans donc, l'on découvre à travers son regard New York que Ray sillonne dans ses moindres recoins avec son ami Salah durant son temps libre. Le lecteur parvient même à se nouer

d'amitié avec celui que l'auteure présente comme un observateur fidèle, empathique et la plupart du temps invisible. Fruit d'un minutieux travail d'observation à New York, *Le Doorman* est un hommage à ces contemplateurs du quotidien dont la présence est aussi discrète qu'indispensable. Entretien.

Vous êtes la lauréate du Prix roman du travail 2021. Quelle a été votre réaction en apprenant la nouvelle ?

J'ai reçu la nouvelle avec beaucoup de joie. Ce « doorman » est l'image de tous ces « gens de service », fournis laborieuses et si précieuses qui sont les vrais rouages des grandes villes. L'annonce de ce prix m'a rappelé à quel point la notion de partage était primordiale. Mon livre a parcouru des lecteurs venant de tous horizons et j'en suis très reconnaissante. Et puis ce prix est d'autant plus symbolique que les écrivains ont subi, ces deux dernières années, des difficultés économiques considérables.

En lisant votre roman, l'on découvre une profession, celle de Ray, « doorman » à New York. Pourquoi cette profession ? Comment vous êtes-vous documentée pour raconter avec tant de précision la vie professionnelle de cet homme ?

Tout simplement en observant la ville de New York où je passe beaucoup de temps. J'ai choisi ce personnage et cette profession pour pouvoir raconter ce qui me semblait, à la fois de l'intérieur et de l'extérieur, une ville, une vie et un exil. *Le Doorman* est surtout le récit d'un exil dans la ville qui est, pour moi la ville de l'immigration par excellence depuis la création des États-Unis.

Ce métier m'a également intriguée parce que nous n'en avons pas vraiment d'équivalent en France. Je voulais comprendre en quoi il consistait. *Le Doorman* m'a ainsi permis de parler de deux mutations : celle d'un homme qui veut oublier son passé en Algérie et d'une ville où règne le chaos.

« Le doorman est à la fois omniprésent et invisible (...) c'est un pilier, il est le rempart entre le chez soi et l'intérieur, entre la lumière et l'obscurité... » écrivez-vous. Avez-vous cherché à dénoncer l'invisibilité de ce métier ?

J'ai voulu montrer son invisibilité dans le bon sens du terme : le *doorman* est présent, il accueille, surveille et observe continuellement. Ce qui m'intéressait, c'était d'avoir un observateur de la ville et des vies de ces Américains de tous les jours. C'est ce que je trouve d'ailleurs fascinant dans l'uniforme que Ray arbore : il lui permet d'être à la fois visible et invisible. On le voit sans le voir, on sait qu'il est présent et responsable mais son acuité est tout aussi distanciée que compassionnelle.

Avez-vous rencontré des « doormen » pendant vos observations ?

Je ne me suis pas documentée de cette façon mais c'est aussi ce qui me plaît dans la fiction et la liberté qu'elle confère. Nous ne sommes pas contraints par la rationalité. Ray essaie de se reconstruire dans cette ville qui peut être un berceau d'humanité. J'ai voulu montrer que dans ce chaos, il peut exister une sorte de fraternité.

Le Prix roman d'entreprise et du travail récompense aussi les qualités littéraires de l'auteur. Vous décrivez en effet avec une extrême minutie le travail de Ray tout comme la ville de New York. Pourquoi cette ville ?

Je suis partie de l'envie de parler de cette ville hors des sentiers battus des touristes. Je souhaitais montrer la mutation de cette mégapole, cette ville qui peut être d'une beauté sublime et d'une laideur absolue,

d'une humanité incroyable tout comme d'une cruauté insupportable.

Et je pense que l'on s'en aperçoit dès lors que l'on va voir ce qu'il se passe derrière ces buildings impressionnants. C'est là que l'on aperçoit les couches successives d'histoires et de l'Histoire. Lors de mon premier séjour à New York, j'ai été frappée par le côté archaïque de cette ville : toutes ces vagues qui ont imprimé ces nationalités, tous ces espoirs et désespoirs qui ont construit cette ville...

Vous avez placé la narration entre deux événements majeurs de l'Histoire : l'après-guerre et les lendemains des attentats du 11 septembre 2001. C'est volontaire ?

Oui, la ville a beaucoup changé après les attentats du 11 septembre 2001 mais surtout depuis la fin des années 1980 où elle est devenue plus ripolinée. J'ai souhaité que l'action se déroule sur une longue période pour pouvoir relater le temps d'une vie. Dans celle de mon personnage principal, la Deuxième Guerre mondiale a été un événement marquant majeur.

C'est à ce moment que son père a pris le bateau de son voyage vers la mort. Historiquement, j'avais besoin de situer le personnage après cette tragédie qui l'a fait se déplacer et commencer autre chose. Il me semble que 2001 a été un nouveau moment de bascule.

Il est souvent reproché aux Américains d'être trop accueillants et donc de manquer de sincérité...

Il est vrai qu'il est difficile d'entrer dans l'intime avec les Américains. Leur accueil est souvent chaleureux mais il reste dans un certain cadre. Or, j'ai voulu dépasser ce cadre et je pense que c'est tout à fait possible. New York offre une possibilité d'accueil et de protection. Il faut aller au-delà des apparences.

J'ai souhaité inscrire cet immigré dans l'Histoire de la ville comme une métaphore de tous ces gens arrivés sans rien qui ont réussi à construire une vie et assurer leur descendance. Après le désespoir place à la prospérité, c'est comme cela que s'est édifiée la ville de New York selon moi.

Des futurs projets ?

C'est difficile d'en parler ! Apparemment, on écrit toujours le même livre... (*Rires*) ! Ce que je peux dire en revanche, c'est que mes futurs projets porteront certainement autour des notions de rencontre et de partage : l'autre participe à la création de notre existence.

« À propos du roman de Madeleine Assas, *Le Doorman* »

Patrick Mimouni, in *La règle du jeu*, 25/01/22

Dans «Le Doorman», son premier roman, Madeleine Assas restitue, aussi bien sentimentalement qu'intellectuellement, la ville qui ne dort jamais à travers la vie d'un portier new-yorkais.

Voilà le roman d'une poétesse portée par l'art tout à fait particulier de peindre les paysages, notamment les paysages urbains. C'est la grande force de Madeleine Assas – sa manière de restituer l'existence d'une ville comme New York aussi bien sentimentalement qu'intellectuellement.

Lisez son livre. De loin en loin, vous aurez l'impression de déambuler dans New York comme vous avez pu le faire quand vous y êtes allé réellement. Cette impression, lorsqu'elle s'opère, crée un moment de grâce, un *kensho*, une espèce d'extase fugitive. Voilà surtout ce à quoi ce livre se reconnaît.

Le *kensho*, en langue mystique japonaise, vous initie à l'apprentissage de la « marche », au sens propre comme au figuré. Il ne vous évite pas la chute, mais tout de même, généreusement, il vous donne la force de vous relever.

Pour autant, le héros du *Doorman* n'est pas un mystique japonais ; non, c'est un Juif d'Afrique du Nord, né à Oran et curieusement émigré aux États-Unis après l'indépendance de l'Algérie. Pourquoi n'émigra-t-il pas en France métropolitaine comme le firent la majorité de ses coreligionnaires ? Le narrateur – Raymond, devenu Ray – ne le dit pas, pas plus d'ailleurs qu'il ne dit pourquoi il n'émigra pas en Israël.

Néanmoins, en exergue au roman de Madeleine Assas, une citation d'Isaac Bashevis Singer laisse deviner les tenants et les aboutissants de cette histoire : « L'Amérique est notre dernier refuge. » Eh oui ! New York est *unique*, justement comme l'était Jérusalem jadis. Autrement dit, aux yeux de Ray, c'est le seul lieu où vivre en mystique.

Il a déjà un peu plus de trente ans, en 1965, quand il débarque à New York. Il y trouve facilement du travail. Il devient bientôt *doorman* dans un immeuble cossu, au 10 Park Avenue.

Qu'est-ce qu'un *doorman* ?

Un portier, au sens propre ; mais également un agent de sécurité, un concierge, un intendant, un membre de l'équipe qui veille sur un immeuble 24 heures sur 24, à condition évidemment que ce soit un gratte-ciel, les petits immeubles n'exigeant pas ce genre d'équipes de surveillance typiquement new-yorkaises.

Au service des copropriétaires et des locataires du 10 Park Avenue, Ray occupe un emploi utile, à la fois humble et honorable, à la fois actif et contemplatif ; précisément un emploi comme on pourrait en trouver dans une espèce de monastère.

Les États-Unis ont été créés par des religieux persécutés pour une raison ou pour une autre en Europe. La révolution américaine exalte la liberté de culte en premier lieu, alors que la révolution française se méfie fondamentalement de toute religion.

Le mysticisme de Ray n'est pas concevable en France. Il repose sur quelque chose de spécifiquement new-yorkais, quelque chose qui se trouve là et pas ailleurs, quelque chose sans laquelle la poésie du *Doorman* n'existerait pas.

Quelque chose ? Mais quoi exactement ? Eh bien, l'exceptionnelle puissance esthétique de cette ville aux yeux de Madeleine Assas, une ville qui forcément, à ce même regard, n'est comparable qu'à Jérusalem avec sa faculté de stupéfier le visiteur comme en lui faisant avaler une véritable drogue. Car c'est ainsi que le sentiment religieux se réveille en soi.

« Je suis amoureux de New York comme d'une femme. Quand je ne travaille pas, je marche, je marche. New York, c'est le monde, et c'est chez moi », dit Salah, l'ami le plus cher de Ray, le compagnon avec qui il déambule sans fin dans la ville, un Américain d'origine palestinienne.

Eh oui ! Pendant que la guerre fait rage dans l'ancien monde, voilà qu'à New York se noue l'amitié d'un Juif et d'un Palestinien. Comment ne serait-elle pas *sainte* ?

Le religieux dans *Le Doorman* s'affirme sans prosélytisme, mais pas sans profession de foi. La New York de Madeleine Assas risque de déplaire à pas mal de gens dans le vieux monde, puisqu'elle renvoie évidemment au rêve américain, c'est-à-dire à la religion américaine.

Il s'agit de se mettre dans la peau d'un mystique qui, au demeurant, n'a pas du tout l'air d'un mystique. On dirait plutôt le héros d'un thriller, quelqu'un qui rappelle la littérature de Patricia Highsmith, ou le cinéma de Jean-Pierre Melville, le héros d'un thriller tout à fait particulier, un homme que l'on suit pas à pas, de plus en plus près, jusque dans une extraordinaire proximité.

Le Doorman a reçu récemment le prix du roman du Travail, remis en personne par la ministre du Travail, un prix qui récompense un ouvrage romanesque sur la thématique de l'entreprise et de l'emploi. J'ignorais qu'il existait un tel prix.

Le 10 Park Avenue constitue une école de l'humilité pour un portier comme Ray. Le prix du roman du Travail se situe dans la même veine. Et, si humble qu'il soit, il ne fait pas moins honneur à l'art de Madeleine Assas.

**« Madeleine Assas, lauréate du Prix du roman tmv :
"New York est une ville inspirante et aspirante" »
Aurélien Germain, in *TMV Tours*, 23/06/21**

Madeleine Assas a remporté l'édition 2021 du Prix du roman tmv ! On en a donc profité pour passer un petit coup de fil à l'autrice qui, en direct d'Arles, nous a parlé de son premier roman *Le Doorman* et de sa plongée dans New York. Le tout, avec le sens des jolies phrases.

Pour nos lectrices et lecteurs qui ne connaissent pas encore votre roman *Le Doorman*, comment le résumeriez-vous en quelques phrases ?

Question difficile ! (rires) C'est une tranche de vie sur une quarantaine d'années, du début des années 60 à 2003, c'est la vie d'une ville, la vie d'un immigré algérien d'origine juive qui part sans attache à New York. Il exerce le métier de « doorman », portier d'immeuble, ce qui est typique dans cette ville. Il est présent et, en même temps, invisible par sa discrétion. Il y a la verticalité de l'immeuble où il travaille et l'horizontalité des promenades et de ses pérégrinations. On le suit arpenter cette ville en perpétuelle mutation. C'est un voyage, une ville et une vie.

***Le Doorman*, c'est une belle plongée dans un New York hétéroclite. Pourquoi avoir choisi cette ville comme terrain de jeu pour votre roman ?**

Au départ, je voulais écrire sur une ville qui me fascine, que j'adore et qui me révolte. J'ai donc choisi New York. La première fois qu'on va là-bas, on croit la connaître, en raison de notre culture littéraire, cinématographique... J'en avais déjà une image ; j'ai été touchée par ce qui fait de cette ville une vieille ville, les fantômes d'une vieille Europe. Ce n'est pas une ville historique, mais il y a des millions d'histoires. C'est la ville des exilés par excellence. Un endroit de chaos mais, au milieu, on peut y faire sa vie.

Dans une présentation sur Youtube, vous parlez de « roman géographique ». Quelle a été votre approche ? Vous avez pris des notes durant vos voyages ?

Je n'ai pas fait un travail de journaliste ! (rires) Je n'ai pas pris de notes là-bas, car New York s'est

incorporée en moi. J'y suis allée plusieurs fois et voulais écrire dessus. Adopter le regard d'un homme dans la géographie d'une ville qui change sans cesse. Je voulais évoquer certains lieux. Je n'ai pas fait de structure de départ, cela est venu par la suite. Petit à petit, j'ai fait évoluer Ray, le personnage, car les lieux suscitent chez chacun une cartographie intime. J'ai fini par faire un plan chronologique et géographique par la suite. Les lieux m'ont inspirée quand j'y étais. New York est inspirante et aspirante.

Ray est un portier européen, il marche, il vit dans la ville qui ne dort jamais. Mais finalement, n'est-ce pas avant tout un roman sur la solitude ?

Oui, bien sûr. C'est la solitude au milieu de la multitude. Car il y a une multitude de solitudes, à New York ! C'est une course à la vie là-bas. Ray est seul. Mais quand on est seul, on reçoit les choses plus intensément. Pourquoi un portier, justement, comme personnage principal ? Je voulais quelqu'un venant d'un milieu social modeste. Il fallait un observateur et quelque chose d'intemporel et de « désuet ». Cela permet une traversée dans le temps. Tous les gens qui exercent ce genre de métiers sont les petites fourmis qui font marcher la ville.

Vous êtes comédienne (télé, cinéma, courts-métrages...). Comment on en vient à l'écriture d'un roman ?

Je suis dans les textes et j'ai toujours aimé écrire. Je faisais des petites histoires qui restaient dans mes tiroirs. Mon passé dans le théâtre fait que j'aime raconter. Je n'ai pas l'impression d'un hiatus entre les deux activités. En étant comédien, on est toujours entourés... Dans l'écriture, on est dans la solitude réjouissante, la liberté. La phrase de Barthes me parle : « J'écris parce que j'ai lu.

C'est votre premier roman. Quelles ont été les difficultés pour l'écriture ?

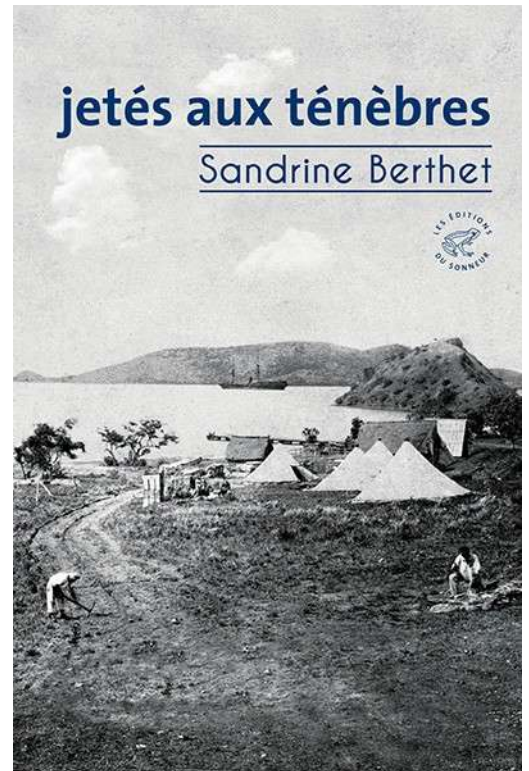
Le temps de maturation a été très long, j'ai eu les premières idées il y a 10-12 ans. J'imagine que chaque livre a sa propre fabrication et sa vie. Mais l'écriture s'est passée harmonieusement. J'étais confiante, car je voulais raconter cette histoire ! Même si le manuscrit était resté dans les tiroirs, tant pis, il fallait que j'écrive. Là, j'essaye de préparer mon second roman, ce n'est plus pareil.

Je trouve que c'est un roman d'atmosphère, contemplatif, plutôt qu'un roman d'intrigue. Comment abordez-vous vos descriptions très fouillées ?

C'est vrai, c'est de l'observation, de la sensation. J'ai fermé les yeux, j'avais comme une caméra en moi, je revoyais les images. C'était très visuel pour moi ; je voyais les choses que j'ai gardées visuellement. Je me prenais par la main et me laissais aller. La maturation a aidé cela. Visuellement, j'étais comme dans un état d'improvisation et me laissais guider. New York est une ville qui vous marque. À chaque fois. Elle est toujours en transformation.

Selon vous, à qui s'adresserait votre roman ?

C'est dur de répondre ! (rires) Écoutez, c'est sûr que si l'on aime New York, c'est un livre sympa à offrir ! (rires) Attention, ce n'est pas un guide de voyage, bien sûr ! Mais j'aimerais que les gens l'apprécient pour l'écriture. Je souhaite que le roman vous touche...



Sandrine Berthet
Jetés aux ténèbres
 (Éditions du Sonneur)

L'auteur

Sandrine Berthet a passé son enfance et son adolescence en Nouvelle-Calédonie, puis a troqué les rivages du Pacifique pour les quais de la Seine en poursuivant ses études. Après avoir travaillé de nombreuses années dans l'industrie, ce qui l'a menée aux quatre coins de la planète, elle a récemment rejoint le service public. Entre-temps, elle a écrit un premier roman, *Jetés aux ténèbres*.

Résumé

Septembre 1872 : la *Danaé* accoste en Nouvelle-Calédonie. À son bord, des communards envoyés expier de l'autre côté de la Terre leur désir d'une société plus juste. L'un de ces déportés, Étienne Delandre, nous

fait le récit de leur lutte pour s’acclimater à ce bout d’ailleurs et pour surmonter dans cette prison à ciel ouvert, au milieu d’une nature saisissante et brutale, l’exil, le dénuement et l’oubli. En butte à une administration pénitentiaire intraitable, confronté à une piètre société coloniale sans pitié pour les Canaques, Delandre n’a de cesse d’espérer une amnistie – et un retour en France. Des barricades parisiennes aux terres rouges et âpres de l’archipel calédonien, *Jetés aux ténèbres* redonne vie aux acteurs de la Commune – épisode majeur de notre histoire –, à leurs engagements et à leurs espoirs insensés.

Interview de Sandrine Berthet sur le blog de la romancière

Michèle Audin, macommunedeparis.com

23/03/21

Encore un livre... Beaucoup de livres sur la Commune, mais peu de romans...

Après *Philémon* et *Le Père Brafort* l’année dernière, après la remarquable (et remarquée) quasi-absence de romans dans *La Commune des écrivains*, — rien entre *Philémon* (1913) et *Comme une rivière bleue* (2017). Pourtant, croyez-moi, rien ne vaut un bon roman! Avis aux anthologistes des années à venir, il y en a au moins deux ce printemps, *Josée Meunier 19 rue des Juifs* (un peu d’auto-promotion...) et *Jetés aux ténèbres*, de Sandrine Berthet.

Dont il est question ici.

Plutôt que de vous dire que je l’ai aimé (je ne parle pas des livres que je n’aime pas...) et pourquoi, j’ai préféré interroger l’auteurice.

Sandrine Berthet, vous venez de publier *Jetés aux ténèbres*, un roman dont les « héros » sont des communards déportés en Nouvelle-Calédonie. Éclaircissons tout de suite un point : vous n’en profitez pas pour raconter, un peu artificiellement, une énième histoire de la Commune.

Mon but n’était pas tant d’évoquer les événements de la Commune que de parler de l’engagement et du prix à payer. Ce que ces hommes et ces femmes ont osé faire est inouï. Je voulais essayer de comprendre ce qui les a convaincus de se jeter dans le combat, au mépris des risques. Imaginer comment, une fois la défaite consommée, ils ont pu survivre à l’anéantissement de leurs espoirs et de leurs vies. Interroger les doutes, les regrets, qu’ils ont forcément eus. Montrer comment certains ont trouvé l’incroyable force, au retour, après ces dix années de déportation, de reprendre le combat.

Les lieux jouent un grand rôle dans votre livre. Vous nous parlez de ces lieux — de la Nouvelle-Calédonie ?

Pour les communards, la déportation a bien sûr signifié avant tout la privation de liberté, l’arrachement à leur famille et à leur vie d’avant, l’humiliation, le dénuement, la faim. Mais cet exil a aussi été pour eux une découverte de paysages totalement nouveaux, de couleurs, d’odeurs, de sons inconnus, d’une nature beaucoup plus brutale que le morne ciel parisien. À la fin du XIX^{ème} siècle, quasiment personne ne quittait le coin où il était né, sauf à monter à Paris ou Lyon pour trouver du travail. Les déportés ont compté parmi les rares Européens à voyager au bout du monde. Je voulais raconter leur périple quasiment

immobile – à fond de cale durant le voyage, puis enfermés à ciel ouvert sur un bout de terre asséché et vide – comme un roman d’aventure. Venant de Nouvelle-Calédonie, j’avais envie de parler de la beauté singulière de cet archipel, de faire revivre mes souvenirs sensibles d’une terre où je ne suis pas retournée depuis de nombreuses années.

Mais je ne voulais pas que l’évocation de ce monde si différent se limite à la nature. La Nouvelle-Calédonie de l’époque, c’est aussi la mise en train de la colonisation, l’édification d’une ville sur un marécage, la constitution d’une société européenne en miniature dominée par l’administration et l’armée, l’avidité à s’emparer des richesses du pays et l’asservissement des autochtones. Une partie des déportés de la Commune a connu ce visage-là de l’archipel.

Il y a une rencontre en revanche dont j’espérais beaucoup, mais qui n’a tout simplement pas eu lieu : celle des communards avec les Kanaks. À l’exception d’une poignée d’entre-eux, dont l’invraisemblable Louise Michel, les communards ont tout autant ignoré les Kanaks que les colons — ces derniers ne se préoccupant des autochtones que pour les refouler vers les terres les plus ingrates.

J’ai beaucoup apprécié la diversité sociale (et la diversité des motivations politiques) de ces anciens communards, qui est ce qui est, à mon sens, le plus passionnant dans l’histoire de la Commune.

Cette diversité m’a aussi beaucoup intéressée. J’en reviens à travers elle à la question de l’engagement, à ce qui a pu pousser ces hommes et ces femmes à se jeter dans ce combat. De par leurs origines sociales, certains pouvaient considérer qu’ils n’avaient pratiquement rien à perdre, alors que d’autres jouissaient d’une belle situation. Certains voulaient d’abord que leurs gamins mangent à leur faim, quand l’engagement d’autres se nourrissait surtout de théories. Tous ont combattu dans les mêmes rangs, que ce soit sur les barricades ou pour mettre en application les réformes de la Commune, sur l’éducation notamment. Qu’un engagement traverse à ce point les strates de la société pour réunir autant d’individus en un même combat est prodigieux.

J’ai hésité avant de prendre pour personnage principal un bourgeois. Un artisan, un ouvrier, auraient été davantage représentatifs. Mais en choisissant de faire de ce personnage principal un narrateur qui s’exprime à la première personne, je me suis en même temps décidée pour quelqu’un de proche de moi, de par ses origines sociales, sa personnalité, ses goûts. Il m’a semblé que je serais ainsi plus à même d’imaginer ses doutes, ses découvertes, son abatement, sa hargne. Je craignais, si je choisissais un ouvrier comme personnage principal, que la voix de mon narrateur ne sonne pas juste.

C’est le même genre de raison qui m’a fait renoncer à prendre pour personnage principal une femme, alors que je trouve la hardiesse et la liberté d’esprit de celles qui se sont engagées encore plus saisissantes que celles des hommes, de par le rôle qui leur était assigné dans la société de l’époque : je n’étais pas sûre de réussir à me glisser dans la peau d’une femme de 1870 qui se révèle capable de renverser les règles à ce point.

Mais il y a beaucoup de personnages très divers, Pierre Charbonneau, Pierre Malzieux.

Beaucoup des personnages du roman ont existé, notamment parmi les déportés. La présence de certains communards dont la personnalité m’avait impressionnée ou touchée m’est apparue indispensable. C’est aussi à travers la façon dont ils ont, chacun à sa manière, affronté le désespoir et la misère de l’exil, que j’ai imaginé ce qu’a été la déportation. Je tenais à ce que l’intransigeance d’un Charbonneau, la fermeté

d'une Le Mel, la trempe d'un Allemane, le laisser-aller et le renoncement d'un Bauër accompagnent mon narrateur et qu'ils « revivent » un peu à travers mon roman — non pas comme des symboles historiques mais comme des hommes et des femmes qui éprouvent dans leur chair, des années durant, l'échec de leur combat.

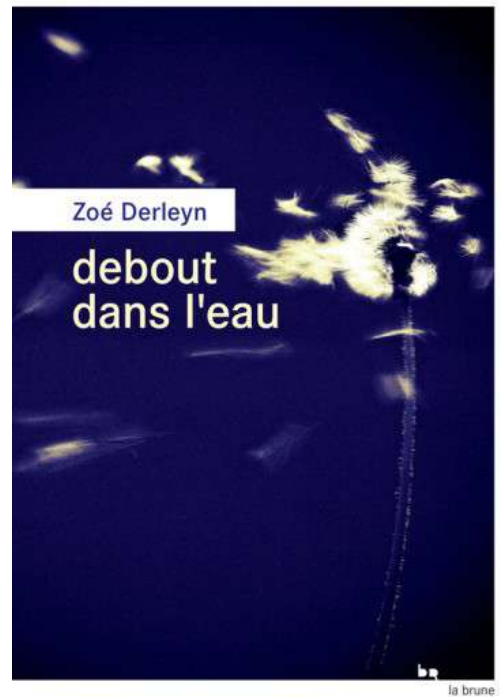
Le livre est très joli. Beau papier, édition soignée, belle typographie.

C'est important pour moi aussi. J'aime les livres des Éditions de Sonneur, le beau papier mat de leurs couvertures, les élégantes pages noires qui séparent ces couvertures du corps du texte, la typographie originale... Cela me plaît, que mon livre y soit publié.

Avec mon éditrice et la graphiste du Sonneur, nous avons beaucoup débattu de la couverture. J'avais en tête une image abstraite, quelque chose de plus violent. Parmi les clichés trouvés dans les archives de la Nouvelle-Calédonie, c'est cette photographie, prise par Allan Hughan — l'un des personnages du roman — peu après l'arrivée du premier convoi de déportés qui nous a le plus intéressées : ce bout de terre crasseux sous un ciel éblouissant et sans fin...



© Cyrus Pâques



Zoé Derleyn
Debout dans l'eau
(Rouergue)

L'auteur

Zoé Derleyn a publié en octobre 2017 aux éditions Quadrature un recueil de nouvelles, *Le Goût de la limace*, lauréat du prix Franz De Wever 2018, décerné par l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. En 2021 paraît son premier roman, *Debout dans l'eau*, dans la brune au Rouergue.

Résumé

La narratrice, une enfant de onze ans, vit chez ses grands-parents, dans le Brabant flamand. Sa mère l'a

abandonnée des années auparavant. C'est l'été dans cette vaste maison bordée d'un étang et d'un magnifique jardin. Le grand-père est en train de mourir dans une des chambres à l'étage, visité chaque jour par une infirmière. Cet homme autoritaire, distant, intimidant, est l'ombre manquante dans le jardin, espace de prédilection où sa petite-fille l'assistait dans ses occupations. Alors que la mort approche, autour de la fillette prennent place les différents protagonistes de ce lieu où la nature est souveraine : ses grands-parents bien sûr, les trois chiens, un jeune homme qui s'occupe des gros travaux, une baleine qui un jour a surgi dans l'étang. Elle rêve aussi d'un ailleurs qui pourrait être l'Alaska, la mer des Sargasses ou les Adirondacks.

Dans ce premier roman qui impressionne par sa sobriété et sa maîtrise, Zoé Derleyn interroge avec subtilité la manière dont se construit une filiation.

« *Debout dans l'eau : le territoire d'une fillette* »

Pierre Maury, in *Le Soir*, 29/05/21

Le premier roman de Zoé Derleyn (après un recueil de nouvelles, *Le goût de la limace* - par l'éditeur, Quadrature) impose une évidence : une voix, un ton, ce qu'on appellerait volontiers une petite musique si l'expression n'était usée. Cette singularité ne se rencontre pas si souvent, pas assez souvent, sur les tables de nouveautés en librairie et, disons-le d'emblée, ça fait du bien. *Debout dans l'eau* est à la fois le titre et la position de la narratrice, 11 ans, quand nous la rencontrons en ouvrant le livre : « Debout, de l'eau jusqu'à la taille, je suis capable de rester immobile dans l'étang très longtemps. [...] Je ne bouge pas, j'oscille légèrement, je respire au rythme de l'eau, je fais partie de l'étang. » L'élément aquatique joue un rôle éminent dans la vie quotidienne de la fillette. Il préside aussi à quelques événements majeurs du récit. Pour n'en citer qu'un, le surgissement d'une baleine est un moment à la fois féérique et effrayant, la monstruosité soudain présente à portée de main, jusqu'à ce qu'elle se dégonfle, dans tous les sens du mot. Elle n'en restera pas moins, avec d'autres faits moins spectaculaires, inscrite dans une légende qui se construit au fil des jours, irriguée d'un flux vital.

Un regard aigu posé sur elle-même et sur ses proches

De la vitalité, il n'en manque pas dans les occupations de ces vacances : jamais la narratrice ne s'ennuie, tout lui est bonheur - et questionnement. Car sa situation, chez ses grands-parents, l'oblige à s'interroger sur sa mère qui l'a, en quelque sorte, abandonnée là. Elle ne s'en plaint cependant pas, bien au contraire : « Je me souviens seulement qu'il m'arrivait d'avoir peur. Peur qu'elle ne change d'avis, qu'elle ne revienne et me force à repartir avec elle, qu'elle m'arrache à l'étang, à l'herbe et à la ferme, au vent. »

La naïveté de son âge et son incapacité à raconter les choses importantes vont de pair avec un regard aigu posé sur elle-même et sur ses proches. Elle analyse ses rapports avec sa grand-mère et le livre mystérieux, à la couverture rouge foncé, qu'elle emporte chaque dimanche vers une destination dont la petite fille ne veut rien savoir - elle l'a accompagnée une fois à la messe, elle a refusé d'y retourner.

Avec le grand-père, c'est plus compliqué, en grande partie parce qu'il est malade et qu'il ne la regarde plus comme avant, capable de l'envoyer se chercher à la nage, au milieu de la nuit, la barque qu'elle a oublié d'amarrer. Elle sent, elle sait qu'il va mourir. Elle se demande même s'il ne devrait pas être déjà mort. Quant à savoir s'ils sont liés par l'amour, elle ne se fait aucune illusion : « Je ne sais pas si mon grand-père m'aime. Je ne crois pas. Moi non plus. Nous aimons les mêmes choses. L'étang, les groseilles à maquereau, la lumière et le jardin. » Au fond, c'est déjà beaucoup, bien qu'on n'ait pas fait le tour de

son monde. Dirk y entre parfois, pour quelques travaux. Sa silhouette musclée émeut la narratrice dans les premiers frémissements de l'adulte qu'elle deviendra. En attendant, on est heureux de l'avoir côtoyée à cet âge encore tendre.

« Guider vers ailleurs »

Julie Coutu, in *Le Matricule des anges*, n° 224, juin 2021

Premier roman de Zoé Derleyn, *Debout dans l'eau* raconte quelques saisons d'une enfance solitaire, qui laisse à la mort l'espace pour faire son œuvre.

Certains romans, au fil des mots, des émotions levées, des images, des sensations, vont s'insinuant, privilégiant une lente imprégnation pour trouver leur chemin, s'installer, envahir l'espace de leur imaginaire. Ils avancent tranquillement, posent un lieu, des personnages, une ambiance, un questionnement, jusqu'à ce que le lecteur en arrive à se persuader qu'il ne pourra pas s'extraire de leur univers. C'est précisément à cette fin que tout concourt dans ce *Debout dans l'eau* de Zoé Derleyn, un texte entre non-conte de fées et histoire à chagrin, entre rêveries d'enfance et mondes inventés, un récit d'initiation qui suivrait les saisons, et la lente et longue mort d'un patriarche réduit à l'ombre de son ombre.

Il y a l'enfant d'abord. « *Debout, de l'eau jusqu'à la taille* », et les pieds dans la vase. Immobile, silencieuse, solitaire. Son triomphe : attraper un poisson. Elle vit dans cette maison, entourée d'un étang, qui ferait comme une douve. La maison de ses grands-parents, où l'a un jour déposée sa mère, avant de disparaître. De père, il n'est pas question. La vie s'est arrêtée et a recommencé ici, avec son cortège de mystères, d'histoires à faire rire ou pleurer, de lieux à explorer. L'étang, le verger, la cuisine, le bureau, la cave, la chambre du grand-père. Lui, qui va mourir, bientôt. « *Je sais bien qu'il va mourir. Bientôt. Je sais bien que sans l'oxygène de la machine, il serait déjà mort. Mais j'ai du mal à croire que ça va réellement se produire. J'ai l'impression que je pourrais rester assise là, sur son lit, éternellement. Il ne va pas mourir maintenant. Ni maintenant ni maintenant. Je crois que je vais avoir onze ans et demi presque douze et un grand-père mourant pour toujours.* »

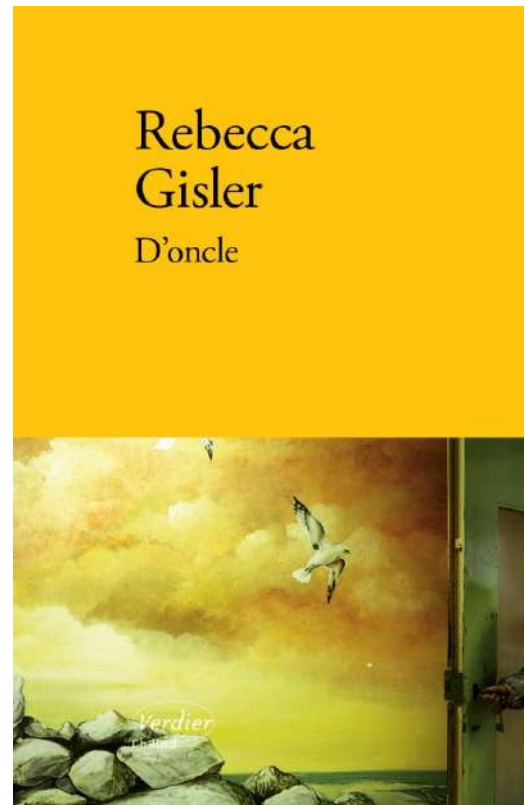
Il y a le drame qui se noue dans la chambre obscure. Et puis la vie qui reprend ses droits, dès qu'on en sort. Une grand-mère à l'affection tout en débordements contenus. Les chiens, Tempête, Baron, Roc, langues pendantes et aboiements refrénés. Dirk au jardin. Magda à la cuisine. Les infirmières. Parfois les cousins trop bruyants. Zoé Derleyn, déjà auteure d'un premier recueil de nouvelles (*Le Goût de la limace*, Quadrature, 2018), tisse son texte de fragments d'intimité, des trésors d'enfance, l'essence enfouie d'une enfant habituée à inventer, réinventer, encore et encore, ses mondes intérieurs. Il y a les fils du couvre-lit qu'elle tresse entre ses doigts, la buée sur les vitres, le t-shirt Lake Placid Adirondacks Mountains et ses promesses d'ailleurs, de pêches miraculeuses, l'obsession d'allumer un feu, tous les voyages à faire et à rêver, et même, une baleine.

Elle y greffe toutes les émotions, tous les indicibles de la fillette. La peur, l'abandon, la colère, les angoisses, sourdes, la discrétion, les attentions. Le récit fonctionne comme par à-coups, et par sensations.

La chaleur, la vase, du poisseux, du collant, le goût des fruits, le poids d'un arrosoir, l'haleine fétide d'un chien et un bref coup de crocs, la pluie, la boue, le froid, la confiture de framboises et d'orange, souvenir d'un jour d'été, la lumière dehors et l'obscurité fraîche dedans. Une tarte aux fraises, posée là, sur la table de la cuisine. *« Mon grand-père n'est pas encore mort, mais en regardant la tarte, j'ai l'impression qu'on vient de l'enterrer. Juste ma grand-mère et moi, à nous deux, dans la cuisine »*. Avec cette mort longue et lente du grand-père, ce sont tous les deuils, toutes les pertes de l'enfant qui se cristallisent, s'agglomèrent. Qui déconstruisent, reconstruisent, ses croyances, ses gestes du quotidien, ses attentes. Qui l'aident à grandir, à redéfinir son univers, avec ses accidents, ses fossés, ses abîmes, ses joies et ses lumières, aussi. À la fin il y aura l'absence. Et ce sentiment, singulier : comme un surcroît de présence.



©Sophie Bassouls



Rebecca Gisler
D'oncle
 (Verdier)

L'auteur

Rebecca Gisler est née en 1991 à Zurich. Diplômée de l'Institut littéraire suisse et du master de création littéraire de l'université Paris-8, elle écrit en français et en allemand. Elle est également traductrice.

Résumé

D'oncle raconte l'histoire d'un oncle. D'un homme-limite jamais grandi, coincé depuis cinquante ans

quelque part en enfance et au bord de la mer, au bout du monde. À la faveur de circonstances exceptionnelles, d'une réclusion forcée peut-être, la narratrice est amenée à observer de près cet homme à l'hygiène douteuse, aux manies bizarres, à la santé défaillante, aux proportions anormales, définitivement trop petit, trop gros et trop boiteux pour ce monde. Elle lui tourne autour, tente d'éclaircir ce qui a tout l'air d'un mystère, bute sur de grands pans d'oubli familial, sur les tracasseries d'un quotidien impossible et d'un avenir incertain. Elle spéculé. Se livre à un nécessaire délire au contact de cet oncle planté là comme un défi à toute espèce de conformité. En filigrane, c'est le portrait d'une famille et d'une époque qui se dessine. Biscornues comme toutes les familles et toutes les époques. ou disons un peu plus. Mais il faudra se garder des conclusions hâtives. Ce petit brin d'oncle traîne la patte sur une frontière ténue. Avec ce premier roman, Rebecca Gisler propose une écriture entomologiste, intriguée et amusée, qui vise à faire le tour d'un sujet aussi étrange que fascinant : un oncle.

Cet ouvrage a reçu un des sept prix suisses de littérature 2022.

« La fin d'un oncle »

Claire Paulian, in *En attendant Nadeau*, 22/09/21

Avec D'oncle, Rebecca Gisler signe un premier roman singulier, qui laisse apercevoir un univers original, à la fois fantaisiste et monstrueux, et présage, espérons-le, une belle œuvre à venir, entre les langues puisque l'auteur, née à Zurich, écrit en allemand et en français. Et c'est peut-être cette situation qui, en partie, lui permet d'explorer une narration distanciée et plus plastique qu'il n'y paraît d'abord.

Tout part d'un oncle, personnage pour ainsi dire oblique, sans descendance directe. Tout ? C'est-à-dire un imaginaire, une syntaxe cumulative faussement naïve, une forme d'humour pince-sans-rire, nécessaires pour déplier le personnage d'un oncle, resté comme suspendu sur un bord de monde à lui, enfantin, inébranlable, à qui il faut, si l'on veut pouvoir cohabiter, s'adapter comme on s'adapte à des coins de pièces biscornus, même si on rêve d'espaces plus pratiques. Or, cohabiter, il le faut, puisque la narratrice du roman de Rebecca Gisler et son frère jumeau sont, le temps d'un confinement, hébergés chez leur oncle.

Il habite en Bretagne et de sa maison la vue sur la baie est, paraît-il, « magnifique » ; mais aucune description panoramique ne vient déployer pour nous les ciels, les bleus de mer, les plages, ni dire alors les états d'âme et le monde intérieur de la narratrice. Tant mieux puisque ces paysages magnifiques, on les connaît déjà et qu'on aura mille autres endroits où s'enthousiasmer à nouveau à leur évocation.

Et dans ce choix de tourner le dos au lyrisme de l'intime et à ce qui est immanquablement « beau » – les premières pages sont à ce titre édifiantes – la narratrice déjà, sans le dire, tout en faisant mine de l'observer, prend en fait le parti de l'oncle. Il sera non seulement son sujet, mais aussi, l'air de rien, sa boussole esthétique, une boussole qui laisse toute leur place à l'ordure, aux débris dont on ne peut se séparer et qui disent peut-être la part la plus passionnelle, intime et opaque, du sentiment d'exister. La narration suit l'oncle dans ses habitudes, très concrètes, parfois très corporelles. Elle détaille les bistrots

de village où, plus jeune, il accompagnait son père artiste-peintre-alcoolique, les tee-shirts au nom de grandes enseignes que lui donne un collègue et dont il s'entiche au point de ne plus les quitter sinon pour une rare toilette, les objets, apparemment géniaux – mais dépourvus de toute utilité particulière –, que vendent les supermarchés du coin, pour un peu moins de trois euros et dont il peuple sa maison comme pour se donner frères et sœurs à sa ressemblance.

Or, si l'oncle – qui n'a pas d'autre nom – est bien un être incongru, entier, et qui se prête volontiers à l'art de la saynète – mais de moins en moins au fil des pages –, s'il est également un être monstrueux, incontinent, que d'aucuns voudraient laisser au rebut, on ne peut dire que les autres personnages soient tout à fait exempts de loufoquerie. Ainsi ses trois collègues jardiniers se nomment-ils tous trois Erwan, ce qui occasionne soudain une désopilante chorégraphie narrative, comme certaines pages de Beckett, tout en apesanteur ; ainsi la narratrice et son frère jumeau pratiquent-ils le même métier de traducteur de notices de nourriture et jouets pour animaux – et une scène dérivante laisse penser qu'eux-mêmes, à la faveur de leurs traductions, alléchés par les produits qu'ils font connaître, se métamorphosent parfois en animaux reniflants, salivants, aboyeurs ou rongeurs. Ainsi encore ces jumeaux sont-ils perçus comme étrangers par leur propre mère, qui déplore leur accent suisse, elle qui est née et a été éduquée en France.

Petites ou grandes, les incongruités prolifèrent, et s'ajoutent tant bien que mal, entrent en synergie, à la manière des pièces d'une mécanique improbable de Tinguely, brinquebalante, toujours au bord de l'effondrement mais capable de marcher. D'abord assez rodées, drolatiques, quoique dissonantes, elles articulent déjà un monde possiblement inquiétant dont les mouvements ne se laissent pas percevoir depuis un point de vue surplombant, neutre ou « normal » ; il y faut au moins un peu de fantaisie, c'est déjà un beau cadeau que nous fait l'autrice en déployant la sienne. Or peu à peu cette mécanique instable se dérègle, parce que le corps de l'oncle commence à lâcher ; et c'est alors, bien au-delà de l'incongruité, une rupture d'univers que décrit la narratrice dans la dernière partie du roman. Elle le fait sans pathos, en laissant son écriture se métamorphoser, en oscillant désormais entre saynète et mythe, et en se laissant elle-même entraîner dans un dérèglement d'enfance où nous la suivons à la trace, comme elle happés.

« Les helvétismes ne me font pas peur »

Julien Burri, in *Le Temps*, 02/10/21

Elle publie un premier roman très remarqué à Paris, chez Verdier : D'oncle. Bilingue, la Zurichoise Rebecca Gisler, trente ans, a choisi d'écrire en français, la langue de sa mère. Rencontre sur les rives de la Limmat, avant la lecture qu'elle donnera ce dimanche [3 octobre 2021] à Fribourg.

Nous avons arpenté Zurich, de la gare aux quais de la Limmat, à Zürich-West. Nous avons regardé, envieux, les baigneurs profiter de l'été indien, notamment un gigantesque flamant rose gonflable qui dérivait sur le fleuve avec ses occupants. « J'ai failli vous dire de prendre votre maillot de bain ! Je n'ai pas osé, on ne se connaissait pas... », regrette Rebecca Gisler. La prochaine fois, promis, on ira sur l'île de Werdinsel où elle aime tant se baigner, plus sauvage et alternative, avec ses nudistes qui se fichent du

qu'en-dira-t-on.

Gigantesque chantier

À défaut de bain, on traverse la ville à pied. « Voici la plus belle route de Zurich : Hohlstrasse », annonce l'écrivaine âgée de trente ans, sur un ton ironique. Ce Zurich-là est un gigantesque chantier à ciel ouvert. Le nouveau centre de police et de justice, démesuré, sort de terre avec ses centaines de cellules de prison construites dans un béton révolutionnaire, pour empêcher toutes fissures. Sur l'heure et demie d'enregistrement de l'interview, on n'entendra rien, sauf les marteaux-piqueurs et les trains. Car nous nous arrêtons sur le pont Hardbrücke, pour admirer l'une des vues préférées de Rebecca Gisler sur sa ville natale, Zurich, cette « grande petite ville » : un fascinant entrelacement de voies ferrées. Une invitation au départ ou à la fuite.

Rebecca Gisler a vécu cinq ans à Paris, où elle est aujourd'hui publiée (par les éditions Verdier), elle a étudié à Bienne (à l'Institut littéraire suisse), et passé une partie de son enfance en Bretagne. Elle vit provisoirement dans le quartier d'Altstetten et fait des allers-retours entre la France et la Suisse, comme entre les langues – l'allemand, le suisse-allemand et le français –, une fluidité qui fait la force de son écriture. « Dans l'idéal, j'aimerais habiter à la campagne, pas loin de l'eau. Que ce soit un lac ou la mer. J'aimerais aussi être proche des gens. Ce sont tes amis qui font ta ville. » Au bout de cette suite de chantiers et de voies ferrées, il y a le calme de la Limmat. Nous mangeons tout près, au restaurant-librairie *Sphères*, une salade et un sandwich. Si nous sommes venus, c'est pour parler *D'oncle*, son premier roman, auquel les médias français ont réservé un très bel accueil. Le livre commence par une fuite, justement. Celle de l'oncle de la narratrice. « Une nuit, je me suis réveillée avec la certitude que l'oncle s'était enfui par le trou des toilettes. » La phrase liminaire est bien plus longue, comme un train avec de nombreux wagons. On n'en donne ici que le début, mais le ton est posé : absurde, bourré d'humour, tragique en même temps, un alliage rare et précieux.

Heavy metal

L'oncle, qui doit peser « un bon quintal », vit en Bretagne avec son neveu et sa nièce (qui n'est autre que la narratrice du roman). À cinquante-deux ans, il boit, se goinfre de biscuits au chocolat, écoute du heavy metal et interdit à quiconque de pénétrer dans sa chambre, un nid de crasse et de débris. L'oncle est monstrueux et attachant, prosaïque et merveilleux.

narratrice, elle, ressemble à l'auteure. Comme elle, elle gagne sa vie en traduisant des notices d'aliments pour animaux, de l'allemand au français, pour une animalerie suisse. Comme elle, elle a un frère et une maison familiale en Bretagne. Ce roman est-il autobiographique ? Qui est cet oncle quasi légendaire ? « L'oncle est une création. Il y a un squelette que je tire de mon vécu, mais ensuite je prends mes libertés vis-à-vis de la réalité. C'est le livre qui m'a guidée. Il n'y a pas vraiment d'histoire, il y a un mouvement. Des petits récits qui s'ajoutent les uns aux autres. Ses longues phrases ont fait bouger, gonfler ce personnage. » Ce personnage, elle l'observe à la loupe, avec tendresse, mais sans condescendance. Pas de jugement, pas de psychologie. « Il n'a rien de particulier, il n'a rien vécu d'exceptionnel. Des gens à la marge, invisibles, comme lui, il y en a beaucoup. Mais chaque destin est incomparable », souligne l'auteure.

La réussite du roman tient à son écriture, dès son titre à l'incorrection revendiquée. « J'ai toujours un peu

l'impression que mes phrases sonnent mal. Je me traduis en allemand, quand j'écris en français, pour me comprendre moi-même. Cela m'aide, puis je reviens au français. » Ce va-et-vient lui permet un travail sur la langue, dont elle fait ressortir les étrangetés. « Je me sens libre de faire de longues phrases, de briser la syntaxe. Il y a une musicalité différente. » Écrire en français n'allait pas de soi, pour elle qui a suivi sa scolarité en allemand, à Zurich. Elle a commencé par faire paraître des textes, en allemand, dans des revues : Kolt, à Olten, Fabrikzeitung, à Zurich, ou encore Glitter, à Berlin. « Cela fait douze ans que je me tâte, que j'écris dans mon coin. Le travail, c'est de chercher la voix, pour transmettre un sentiment ou un lieu. Alors j'ai laissé l'oncle gonfler, prendre de la place... »

Des phrases qui boitent

Les phrases de Rebecca Gisler boitent. De cette faiblesse, elle a fait sa force, son originalité. Une grande précision stylistique. « J'ai encore l'impression que c'est fragile. J'ai lu beaucoup de poésie, pour m'inspirer, parce que c'est la manière la plus libre d'écrire. » Les helvétismes ne lui font pas peur. « C'est cela qui fait la beauté des langues. Quand j'écrivais en allemand, on me disait : « Ce n'est pas tout à fait allemand! » Il y avait des influences suisses alémaniques et francophones. Mon français non plus n'est pas tout à fait français, c'est un entre-deux. » En lisant des auteurs québécois, tels qu'Hervé Bouchard ou Réjean Ducharme, elle prend la mesure de la liberté qu'elle peut adopter par rapport au français de la métropole. En matière de littérature, ses admirations vont à Kafka et Emmanuel Bove, Eugène Savitzkaya et Henri Michaux, Markus Werner et Henri Calet « J'aime le flou dans les textes. Les personnages insaisissables et l'humour gris, les situations complètement absurdes d'un quotidien désespérant... Ce qui m'intéresse, quand je lis, ce ne sont pas les histoires, ce sont les sensations. » On lui pose souvent la question : oui, elle pense et elle rêve en français. Rebecca Gisler a traduit son propre roman en allemand. Elle cherche encore le bon titre. « C'est un autre livre, en réalité. Il est plein de parties qui n'existent pas dans la version française. »

Les belles dents des Suisses

« On n'écrit pas un roman avec de vagues souvenirs et des histoires d'hôpitaux, avec la mort d'un lapin ou avec des anecdotes à propos d'une auberge délabrée, avec un oncle même pas mort », lit-on page 94. Et pourtant si. Le rêve de Flaubert n'était-il pas d'écrire un livre « sur rien » ? Sur la vie, l'amour, la solitude et la mort ? Il y a tout cela dans les 121 pages de *D'oncle*. Le livre parvient aussi à dépeindre la frontière entre l'enfance et l'âge adulte. Il contient un passage très taquin sur la Suisse (pays dans lequel tous les habitants arboreraient des dents « impeccablement détartrées »), et de magnifiques portraits de chiens éclopés et plus ou moins monstrueux. Cette tératologie qui n'a pas pour but d'amuser la galerie; elle émeut profondément. Ne sommes-nous pas tous des créatures plus ou moins éclopées et curieuses à observer de près ?

Les moineaux nous frôlent la tête. Ils sont intéressés par les miettes, dans nos assiettes. Il est 13 heures, sur la terrasse du restaurant *Sphères*, le sol se met à trembler. Ce n'est pas l'oncle qui se manifeste, mais le chantier voisin qui reprend. C'est le moment de regagner le fleuve et de rêver à l'océan.

Rebecca Gisler : « Si les ordures provoquent un sentiment du monde, ce serait celui de la beauté de sa sauvagerie et de sa cruauté » (*D'Oncle*)

Johan Faerber, in *Diacritik*, 30/08/21

irtuose et fascinant : tels sont les deux termes qui viennent à l'esprit pour qualifier le premier roman de Rebecca Gisler, *D'Oncle* qui vient de paraître chez Verdier. Dans une maison de guingois, un oncle lui-même boiteux et reclus, entouré de sa vie et de monceaux d'ordures, fascine tendrement ses neveux. Dans une langue traversée de soubresauts de fantastique, étreinte par les rythmes de l'ordure, Rebecca Gisler dévoile un univers singulier qui, s'il doit explicitement à Beckett et plus encore à Eugène Savitzkaya, explore l'envers d'un quotidien où les fluides corporels ouvrent à un surprenant sentiment d'être. Autant de raisons pour *Diacritik* d'aller interroger Rebecca Gisler afin de saluer une des très grandes réussites de cette rentrée littéraire.

Ma première question voudrait porter sur la genèse de votre puissant *D'oncle*, votre premier roman qui vient de paraître. Comment vous est venue l'idée de raconter l'histoire de cet oncle, si singulier, lui qui vit dans une chambre insalubre, amateur de hard rock, « dépositaire de l'immémoriale recette des calamars à l'armoricaine » et à l'hygiène plus que sommaire ? Ce récit, qui progresse par scènes successives, est-il né d'images particulières puisées dans votre expérience ou bien s'agit-il, comme l'exergue tirée d'Eugène Savitzkaya le laisse entendre, d'un texte suscité depuis autant de souvenirs de lectures ? Comment avez-vous procédé ?

Probablement un peu des deux. Le personnage de l'oncle est un personnage qui me suit et me poursuit depuis mes premiers textes écrits en allemand. Il était alors une figure à l'arrière plan, une petite poussière dans mon champ de vision, à laquelle je ne prêtais pas trop attention.

Le changement de langue d'écriture, le passage (de l'allemand) au français, donc, qui est ma langue maternelle au sens fort, c'est-à-dire une langue familiale et orale, a beaucoup contribué à faire émerger cette figure, je crois. Je suis beaucoup moins à l'aise à l'écrit en français qu'en allemand, et cette langue a comme généré un personnage à son image, un peu boiteux : l'oncle.

Le français, parce que j'en fait un usage peut-être plus naïf, m'a aidé à me libérer du récit auquel j'associais l'allemand, à jouer avec la langue comme matériau, à en faire une expérience vraiment subjective, parfois brute, parfois incorrecte, et qui charrie un grand nombre d'influences. Tout ça pour dire que ce texte vient avant tout d'une expérience de la langue.

Bien sûr, ce serait mentir de dire que j'ai tout inventé, et le texte est en partie constitué de souvenirs et d'expériences personnelles. Mais je crois que le personnage de l'oncle, son côté insaisissable, m'a permis de prendre d'assez grandes libertés vis-à-vis de la réalité.

Pour en venir au cœur de votre roman, intéressons-nous ainsi sans attendre cette figure si singulière de l'oncle qui, sans prénom ni nom, aime l'ensemble du récit. Singulière cette figure l'est à plus d'un titre tant l'oncle incarne une manière de personnage hors norme, comme une anomalie dans le vivant, une hypertrophie outrancière de toute outrance. Qu'il s'agisse de sa manière de vivre, de se tenir ou de ne pas tenir sa maison, l'oncle incarne une exagération permanente du vivant. Pourtant,

c'est la tendresse qui emporte le récit, loin de toute condamnation. S'agissait-il pour vous de faire de ce personnage, manière de clochard du Moyen Âge comme vous le dites encore, non pas un cas à part, un fou irréconciliable mais une voie d'entrée sinon un hymne au vivant ? Enfin, en quoi, enfin, vous est-il apparu que loin de le reculer dans les marges, raconter son histoire permettait d'une certaine façon de montrer un défi à une société trop normée ?

Je pense que l'oncle est plutôt irréconciliable, ou plutôt jamais concilié (avec la société, s'entend) et c'est sans doute cela qui en fait un personnage heureux. Précisément parce que son caractère hors normes le protège de certaines formes communes d'aliénation. Ceci dit, je ne suis pas sûre que son sort soit enviable, et j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour éviter de tomber dans le cliché du fou bienheureux. Pour commencer, j'ai veillé à m'en tenir à l'observation, et il en est ressorti que les actes de l'oncle, mêmes les plus irrationnels, répondaient à une logique assez implacable, la sienne, qui n'est en rien moins logique que la nôtre. C'est en cela qu'il représente un défi à la norme, je crois. Il est à la fois très isolé dans la société et très proche de nous.

Ce qui participe de la fascination de la narratrice d'*Oncle*, c'est combien précisément l'oncle se présente comme une manière d'enfant à perpétuité. C'est comme si chaque jour cet homme pourtant âgé recommençait son enfance au point même qu'enfants, la narratrice et son frère peinent à savoir si, en définitive, l'oncle n'est pas plus enfant qu'eux. Faisant fi des règles élémentaires, l'homme vit dans un univers où il se dérobe sans discontinuer aux contraintes de l'âge adulte afin de se livrer à la joie continue qui, par exemple, peut se marquer par un goût prononcé pour les farces et attrapes. Si bien que pour l'oncle, « Vieillir signifie grandir éternellement ». Ma question sera ici double : en quoi vous apparaissait-il important de dévoiler la part enfantine de l'oncle comme la vérité de son rapport au monde ? N'est-ce pas la visée ultime de la narratrice que de « traduire », comme elle le dit, son sabir, cette manière d'être au monde ? Enfin, cette part d'enfance ne confère-t-elle pas à l'oncle sa dimension poétique, comme si elle lui permettait de faire de la vie un poème constant ?

La question de la part enfantine de l'oncle, et d'une manière plus générale celle de l'enfance, de la manière d'écrire l'enfance, était une question importante pendant l'écriture du livre. C'est indiscutable que l'oncle ressemble par certains côtés à un enfant, et en même temps, il m'est vite apparu que ce serait faux d'en faire un grand enfant. Ce qui m'a semblé intéressant, c'est davantage le rapport de l'oncle à sa propre enfance qui, comme vous le dites, conditionne largement son rapport au monde. L'oncle a sa propre mythologie, et cette mythologie est en grande partie constituée de réminiscences enfantines ou de jeunesse qui sont autant de récits dans le récit et forment sa colonne vertébrale. L'oncle se pose aussi comme un vivant souvenir, une sorte de fossile de l'enfance de ses neveux désormais adultes. Leurs visions du monde se heurtent mais les frontières sont perméables et toujours susceptibles d'être franchies. Et cette possible voie d'accès à l'enfance éternelle est aussi inquiétante— le personnage du frère, par exemple, refuse explicitement de s'y engouffrer — parce que l'enfance éternelle a quelque chose de monstrueux.

Parmi les livres que j'aime pour leur manière d'écrire l'enfance, je citerai *L'avalée des avalés* et *L'Océantume* de Réjean Ducharme, *Enfantillage* de Raymond Cousse ou *Mailloux* de Hervé Bouchard.

Ces écrivains me paraissent utiliser l'enfance davantage comme une matière première mémorielle, une mine d'impressions sensuelles et d'émotions fortes à revisiter dans la langue, plutôt que comme le reflet d'un paradis perdu. Le fait que deux des ces trois écrivains pratiquent un français d'ailleurs (le québécois), étranger à celui de la métropole, n'y est sans doute pas pour rien là-dedans.

Ce qui est également remarquable dans *D'oncle*, c'est combien, d'emblée, vous réinterprétez le récit familial. Si, dès son titre, votre roman se place sous le signe du récit de filiation puisque la narratrice n'est autre que la nièce, *D'oncle* n'explore pas tant l'histoire familiale que sa fable voire, littéralement, le caractère fabuleux de la famille. Loin d'être appréhendé de manière uniquement référentielle, l'oncle apparaît ici comme un objet déjà médiatisé par les récits familiaux qui l'ont imposé comme une puissance mythologique au cœur même des générations. En quoi vous importait-il de passer ce récit de filiation au filtre presque magique de ce que vous nommez par ailleurs dans votre roman « légende familiale » ? Ne s'agissait-il pas finalement pour vous de traiter l'oncle comme une manière de Minotaure dont la chambre-dépotoir serait le cœur d'un labyrinthe familial ?

J'aime bien votre image de Minotaure et de labyrinthe-dépotoir. Je crois que cette liberté prise par rapport à l'histoire familiale, qui la tire du côté de la légende, découle en grande partie du lien de parenté d'oncle à neveux. C'est un lien qu'on peut généralement très bien choisir de ne pas entretenir, à l'inverse de celui qui nous lie à nos parents par exemple, et qui de ce fait apparaît moins chargé psychologiquement. Cela m'a autorisé un certain détachement. Une fois débarrassé des affects, on peut se concentrer sur ce qui reste de racontars, d'ailleurs toujours sujets à caution, et qui sont donc propices au délire, me semble-t-il.

Au début de l'écriture de *D'oncle*, j'ai souvent pensé au sujet de la responsabilité que les neveux auraient envers leur oncle, mais j'ai vite constaté que c'était une fausse piste : les neveux n'ont en réalité aucune responsabilité envers leur oncle, ils sont complètement libres de ne pas rester avec lui. J'ai eu cette sensation de bouleversement ou d'effacement des liens de parenté, et c'est comme si l'oncle avait, en définitive, donné vie à la narratrice.

De la légende au fantastique, il n'y a qu'un pas que *D'oncle* franchit souvent en présentant son protagoniste comme un véritable « ogre », un monstre extraordinaire hors de toute proportion dont la dimension supranaturelle amuse et effraie tour à tour le roman. Ce registre fantastique qui court dans *D'oncle* ouvre là encore à une double interrogation : tout d'abord, s'inspirant de Kafka que vous convoquez à plusieurs reprises, ne s'agit-il pas pour vous au-delà même du fantastique de rejoindre une conception du vivant qui répond au principe de la métamorphose, d'une mutation constante et joyeuse du vivant qui ne s'épuiserait jamais dans une forme unique, mais continuerait à vivre de toute part ?

Pour moi, c'est peut-être en-deçà plutôt qu'au-delà du fantastique que surgit le caractère métamorphique du vivant. Ce que je veux dire, c'est que le côté fantastique que vous soulignez, encore une fois, découle dans mon écriture de l'observation minutieuse, et donc rêveuse, des choses. Il s'est agi pour moi de débusquer ces moments limites, indécidables, où l'on ne sait plus très bien sur quel pied danser, de les exagérer parfois, mais vous conviendrez qu'ils sont légion dans la vie quotidienne. Il suffit souvent d'y prêter l'œil, ou l'oreille, ou les deux. Pour autant, ces grands thèmes (la métamorphose, l'enfance,

l'animalité) ne furent en aucun cas des présupposés à l'écriture de ce texte. Il m'ont été donnés, offerts je dirai même, et gracieusement, par mon sujet d'étude. À cet égard, et concernant l'évocation de Kafka, je crois que ce n'est pas un hasard si j'ai choisi de faire allusion au *Souci du père de famille* plutôt qu'à la *Métamorphose*. L'Odradek est un corps étranger qui, dans la famille, inquiète non seulement parce qu'il n'a pas d'utilité, mais encore parce qu'il ne s'use pas, parce qu'il ne vieillit pas. Il est comme coincé dans une phase intermédiaire, entre la chose et l'être vivant, sa métamorphose n'est pas accomplie. Je le trouve plus effrayant, et plus effarant, que Gregor Samsa transformé en cancrelat. Bon, il est vrai que je m'en sers pour tenter de définir des bibelots autrement plus terrifiants (les gadgets soldés du Super U) mais vous voyez où je veux en venir.

La seconde interrogation concerne enfin la forme même du récit : qualifiant l'oncle « d'ogre », le fantastique ne fait-il pas de ce roman un conte ?

Oui, je pense qu'on peut tout à fait lire *D'oncle* comme un conte, même si ce je n'ai pas vraiment eu cette intention. La forme du récit, sa progression par épisodes, peut en effet y faire songer, je crois. Mais cela vient peut-être aussi d'une certaine forme de simplicité, d'attachement au faits, une façon d'aborder le surnaturel comme partie intégrante du quotidien, je ne sais pas. En tout cas, cela me plaît beaucoup.

Récit des métamorphoses du vivant, *D'oncle* déploie également une écriture dont la sensualité et le sensible emportent la description de la vie de l'oncle. Cependant, à l'instar d'Eugène Savitzkaya de l'influence duquel vous vous réclamez, votre roman ne cherche pas uniquement à évoquer le sensible du monde mais tente, depuis son récit, de le réveiller voire de le susciter. De fait, c'est par l'organique sinon le scatologique que, dans *D'oncle*, l'écriture débute puisque « l'oncle s'était enfui par le trou des toilettes » et que, dès lors, tout le récit se tiendra entre ces murs « badigeonnés de poils et de toutes sortes de fientes ». En quoi, loin d'être négatifs, l'organique, et ses monceaux d'ordures comme dans la chambre de l'oncle, vous paraissent-ils inséparables d'une écriture qui voudrait dire le monde ? Le but est-il par le scatologique de provoquer un sentiment du monde ?

La vie de l'oncle – comme celle de tous, me direz-vous, mais d'une manière, disons, plus obsédante – est en grande partie déterminée par des histoires de fluides corporels. La langue que j'ai utilisée a simplement dû s'adapter à son rythme organique. C'est un principe fondateur du récit et ce n'est pas du tout un hasard s'il débute par cette scène de disparition dans les toilettes. Par ailleurs, ce n'est pas tellement la matière fécale ou les ordures en elles-mêmes qui m'intéressent, mais plutôt ces rythmes sous-jacents, viscéraux, qui se retrouvent forcément quelque part dans le langage. Et si cela doit provoquer un sentiment du monde, ce serait pour moi celui de sa beauté, de la beauté de sa sauvagerie et de sa cruauté parfois. Savitzkaya – est-il besoin de le préciser – est un maître en la matière.

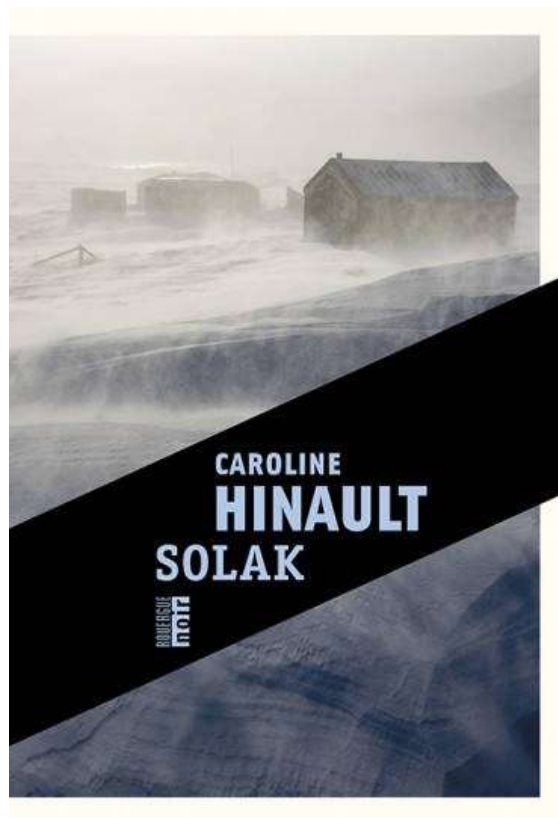
Ma dernière question voudrait porter sur les influences qui sont les vôtres : si nous avons évoqué Savitzkaya et Kafka, parlons à présent d'Emmanuel Bove et notamment de son récit, *Mes Amis* que vous convoquez explicitement. En quoi Bove est-il pour vous une source d'inspiration ? De la même, parmi les écrivains contemporains, quels sont ceux qui retiennent votre attention ?

Mes Amis, de Bove est l'un des premiers livres que l'on m'a conseillé quand je me suis mise à lire et à

écrire en français. Son univers et sa langue m'ont tout de suite parlé. J'aime beaucoup cette forme d'art modeste, et cette attention maniaque, à la limite de la complaisance, pour le détail sordide. J'y ai retrouvé une forme d'humour gris, quelque peu germanique voire même helvétique, que l'on croise par exemple chez l'écrivain suisse (hélas trop peu connu en France) Markus Werner. Je suis particulièrement sensible à leurs personnages laconiques et ambivalents, au regard qu'ils posent sur le quotidien et ses tracasseries. Ci-après, quelques influences en vrac (ils ne sont presque pas tous morts) : Henri Calet que j'aime pour son humour désespéré, Irmgard Keun que j'aime pour son immortalité, Geneviève Desrosiers que j'aime pour son urgence et sa liberté, César Aira que j'aime pour ses puissants coq-à-l'âne et Ivan Repila que j'aime pour ses fables à la fois délirantes et politiques. Et j'en oublie bien sûr et heureusement.



© Julie Balagué



Caroline Hinault
Solak
 (Rouergue)

L'auteur

Née en 1981 à Saint-Brieuc, Caroline Hinault est agrégée de Lettres modernes. Elle enseigne la littérature à Rennes où elle vit aujourd'hui. Son premier roman, *Solak*, a paru dans la collection Rouergue noir en 2021. Salué par la critique, il a reçu le prix Claude Mesplède 2021, le prix des lecteurs Villeneuve-lez-Avignon 2021 et le prix Michel Lebrun 2021. En 2022 paraît dans la collection la brune un récit : *In carna, fragments de grossesse*.

Résumé

Sur la presqu'île de Solak, au nord du cercle polaire arctique, trois hommes cohabitent tant bien que mal. Grizzly est un scientifique idéaliste qui effectue des observations climatologiques ; Roq et Piotr sont deux militaires au passé trouble, en charge de la surveillance du territoire et de son drapeau. Une tension s'installe lorsqu'arrive la recrue, un jeune soldat énigmatique, hélitreillé juste avant l'hiver arctique et sa grande nuit. Sa présence muette, menaçante, exacerbe la violence latente qui existait au sein du groupe. Quand la nuit polaire tombe pour plusieurs mois, il devient évident qu'un drame va se produire. Qui est véritablement la recrue ? De quel côté frappera la tragédie ?

Dans ce premier roman écrit « à l'os », tout entier dans un sentiment de révolte qui en a façonné la langue, Caroline Hinault installe aux confins des territoires de l'imaginaire un huis clos glaçant, dont la tension exprimée à travers le flux de pensée du narrateur innerve les pages jusqu'à son explosion finale.

« Jeudi polar : désert de glace et coup de folie »

Alexandra Schwartzbrod, in *Libération*, 10/06/21

Dans Solak, un huis clos saisissant magnifié par la nuit polaire, Caroline Hinault tisse une intrigue au cordeau dans une langue brute et poétique.

Au nord du cercle arctique, sur la presqu'île de Solak, ils sont trois à cohabiter au sein de la Centrale, un drôle de site paumé dans un désert glacé dont on ne sait trop à quoi il sert, sinon à surveiller le territoire et son drapeau. Le narrateur, Piotr, est le plus âgé. Cet ancien militaire est là depuis la nuit des temps. *«L'avantage de l'âge, c'est qu'on le fait taire très vite et moi je suis trop vieux pour tout, y compris cette saloperie de froid qui me craquelle la bouche et me couperose tellement la gueule que j'ai l'air d'un lutin de papier mâché roulé dans le sucre glace.»* Grizzly est un scientifique idéaliste qui effectue des analyses climatologiques. Roq, un militaire au passé trouble, une bête humaine, masse de muscles et de gras, petit pois dans la tête. En réalité, ils étaient quatre mais Igor s'est foutu en l'air, il n'en pouvait plus de cette solitude éternelle sur la banquise. *«A Solak, on finit par croire que la peau, les muscles, tout ce petit monde chaud et souterrain du corps, ça existe plus, c'est une légende de vivants, même les entrailles sont figées, l'estomac rose en stalagmite, les intestins congelés.»* Alors le jour où le ravitaillement arrive, seul contact semestriel avec le reste du monde, enfin... contact c'est beaucoup dire, les trois ermites ont juste la possibilité d'apercevoir un être humain là-haut dans la cabine d'hélicoptère qui largue les caisses de produits frais, alors ce jour-là ils ont la surprise de voir débarquer une recrue. Un gamin avec deux clous bleus fixant l'immensité blanche et les trois lourdauds qui le dévisagent. *«Un regard d'iceberg déchiqueté, électrique comme j'en ai rarement vu, et pourtant j'en ai croisé des rageux qui vous plient le regard d'une seule paupière»* songe Piotr.

Piotr a une passion dans la vie, il fait des collages avec les vieux journaux qu'il lit et relit car il n'a rien d'autre à faire. Au fil de ses lectures, il a eu la révélation des constantes. *«La guerre, c'est la première constante. [...] Depuis que je suis sur Solak, j'en ai tellement lu des histoires de guerre, parfois déjà finies quand je les découvrais, preuves et morts enterrés, qu'on dirait une grosse blague.»* Deuxième

constante, le pouvoir. *«Une sacrée constante qui marche main dans la main avec sa grande copine la guerre, ça se fait même des politesses en veux-tu en voilà, ça tortille du cul, après toi, non vraiment, je t'en prie, bon ben si c'est comme ça d'accord, j'y vais, je passe la première. [...] Sinon, j'ai de beaux petits cahiers de haine, une jolie constante aussi celle-là [...]. C'est comme une recette, y'a qu'à mélanger couleur, sexe, milieu, lieu de naissance et ça vous donne un bon gros bouillon de fiel où venir lamper des cuillerées selon vos goûts et vos envies, une belle constellation de rages qu'un tas de terriens viennent goûter la langue curieuse. [...] Mais la dernière constante, celle qui remplit des pages à la chaîne, bombe joli mes cahiers année après année, c'est l'argent. La guerre le pouvoir la haine l'argent, mes constantes sont toujours là, fidèles à la une. Ça me donne un contentement bizarre mais y'a tellement peu de choses auxquelles se raccrocher quand le temps vous cogne dessus, alors pourquoi pas l'illusion de savoir.»*

L'arrivée du même va perturber l'organisation au cordeau des trois hommes. Grizzly va se briser la jambe en marchant sur la glace et Roq va devenir fou. *«Ça manque de bonnes femmes qu'il s'est mis à gueuler le Roq qui comprenait pas ce que le gamin était venu foutre dans cet enfer sans chattes, pourquoi est-ce que tu crois que la tôle ou l'isolement c'est la pire des punitions qu'il braillait, parce que tu peux plus rien fourrer, voilà pourquoi.»* On imagine la suite ou plutôt on a peur de l'imaginer et puis c'est le coup de théâtre que l'on ne racontera pas car il faut se laisser emporter par le très beau style de Caroline Hinault, cette langue étrange, brute et poétique, qui vous englupe peu à peu dans la noirceur, vous colle des frissons d'angoisse et d'excitation car ces quatre-là, bientôt, vont incarner ce que la société peut offrir de pire et de meilleur.

Caroline Hinault :

“J’ai voulu faire un livre féroce sur la férocité de l’existence”

Michel Abescat, in *Télérama*, 25/05/21

Sur une terre de glace perdue, trois hommes vont se confronter à la sauvagerie du milieu dans lequel ils évoluent et à l’angoisse existentielle. L’autrice de “Solak” interroge la masculinité dans une langue âpre, rugueuse et terriblement organique. Un premier roman saisissant.

Sur la couverture, quelques baraquements rouillés, pris dans un brouillard de glace. Puis cette indication : *« Quelque part au nord du cercle arctique, avant la fin du siècle passé. »* Un jeune homme descend, entre ciel et terre, agrippé à un câble qui sort de la gueule d'un hélico. Les yeux levés vers lui, trois hommes l'observent, deux militaires et un scientifique, prisonniers volontaires d'un camp minuscule perdu dans l'immensité glacée.

Tous les éléments de la tragédie à venir sont aussitôt en place. Un équilibre fragile entre les trois hommes, un élément perturbateur, et la flèche implacable d'une tension qui ira crescendo et finira sa course dans une déflagration d'une intensité rarement atteinte.

Solak est le premier roman, formidablement réussi, d'une agrégée de lettres modernes, Caroline Hinault, qui enseigne la littérature à Rennes. Un titre un peu mystérieux, qui claqué comme un coup de fouet et

désigne le lieu imaginaire où prend place le récit. *« Le mot m'est venu comme ça, explique l'autrice. Je voulais qu'il soit court, tranchant comme le livre que je souhaitais écrire. Sa première syllabe évoque aussi bien la solitude que le soleil qui fait défaut la moitié de l'année à cet endroit. La sonorité finale lui donne sa dureté. »*

Huis clos et paysage immense

Solak est ainsi le lieu d'un huis clos paradoxal, dans lequel une poignée d'hommes vivent enfermés, les uns sur les autres, au milieu d'un paysage immense, ouvert sur l'infini du ciel et de la banquise. *« Je l'ai imaginé comme un dispositif expérimental. Des hommes contraints de vivre loin de toute civilisation. Seuls face à eux-mêmes et à quelques autres dont ils partagent la solitude. Quels désirs peut-on encore avoir quand on est banni sur une immensité glacée ? Que projette-t-on encore ? Qu'est-ce qui fait tenir debout et empêche de devenir fou ? J'ai voulu que Solak soit une presque île, pour suggérer l'idée d'un infime rattachement au monde humain, comme un cordon ombilical. On est proche de la monstruosité, de l'oubli total, de la mort aussi, mais pas tout à fait. On est dans une eau trouble, un entre-deux. »*

Sur cette presque île, le roman met en scène trois personnages. Deux militaires au passé trouble, relégués là pour des raisons, au départ, obscures. Piotr, le narrateur, le plus âgé des deux. Il campe sur Solak depuis vingt ans. Et Roq, une force de la nature, archétype du mâle dominant, chasseur d'ours brut de décoffrage. Avec eux pour quelques mois, Grizzly, un jeune chercheur venu pour prélever des échantillons de glace et les étudier. Cultivé, amateur de poésie, il est la bête noire de Roq.

« La question de la construction de l'identité masculine est un des thèmes centraux de ce roman. Je n'avais pas encore lu l'essai d'Ivan Jablonka, Des hommes justes, quand je l'ai écrit, mais c'est exactement l'interrogation qui me taraudait. Je voulais questionner le rapport de mes personnages à leur masculinité de deux points de vue, celui de l'animalité et celui du langage.

Chacun, sur ces deux plans, a des pratiques et des comportements très différents. Grizzly incarne l'espoir d'une masculinité différente du modèle viril dominant. Il est du côté de la rationalité et de l'amour des mots, préoccupé d'écologie, il cherche le bien commun. Roq au contraire, de manière caricaturale, se construit entièrement sur la force physique, il cherche à dominer aussi bien les autres que la nature. Son rapport libidinal à la chasse par exemple, la jouissance qu'il éprouve à tuer, à dépecer, à posséder, sont symptomatiques de cette virilité qui se fourvoie. »

Avec l'arrivée du jeune homme, que les autres appellent le gamin, l'équilibre du groupe est vite perturbé. Il vient remplacer Igor, qui s'est suicidé pendant la « grande nuit » et dont le cercueil est reparti avec l'hélicoptère. Le gamin est étrange, les raisons de sa présence confuses, il est muet, toujours sur ses gardes, tendu à l'extrême. *« Son arrivée est placée sous le signe de la mort. Quand le narrateur l'observe, le premier jour, il voit dans son visage "quelque chose d'abîmé, de déjà vieux, de déjà mort". Son silence fait écho à celui de la banquise. Il ne renvoie aucune réponse. Pour Roq, c'est insupportable. La finitude humaine, l'angoisse existentielle qu'elle génère, est sans doute le second thème majeur du livre. Chez mes personnages, seuls face à une nature prédatrice, où l'on peut à chaque instant disparaître dans une faille dissimulée par la nuit ou la neige ou sous les griffes d'un ours, la mort est partout, elle rôde presque dans chaque phrase. Ils sont dans la survie, face à la férocité de l'existence. C'est exactement cela. J'ai voulu faire un livre féroce sur la férocité de l'existence. »*

Et Caroline Hinault y réussit très bien. Son livre est rugueux, brutal, vibrant d'une permanente tension. Le texte est construit sans pause, sans reprise de souffle sur le fil d'une tragédie annoncée par de multiples indices disséminés dès le début. *« J'ai utilisé tous les moyens langagiers qui pouvaient permettre d'étouffer le lecteur, de lui faire ressentir la montée de l'angoisse. En distillant l'idée que le récit va vers l'inéluctable et en utilisant une seule voix, un flux de conscience et de narration unique. Le lecteur est ainsi pris dans sa respiration sans possibilité d'en sortir, il est proprement embarqué. Ce n'est pas très bienveillant, mais je souhaitais percuter le lecteur, le choquer, le saisir, qu'il se sente emporté. Il fallait ainsi que l'écriture soit aussi angoissante que l'histoire qu'elle porte. »*

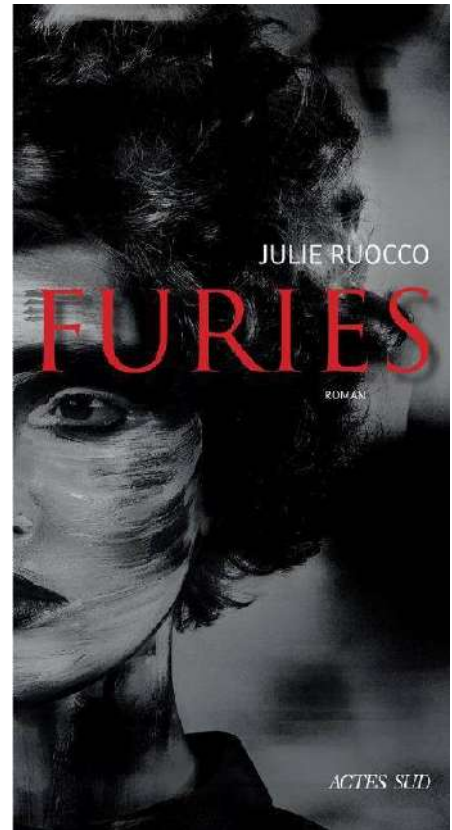
Entre Céline et Claude Simon

Cette voix unique est celle de Piotr, le plus âgé. Elle est râpeuse, acérée, désabusée aussi. La langue, d'une puissance magnifique, qu'a composée pour lui l'autrice est pleine de colère et d'énergie, cruelle et crue. *« Piotr a une espèce de sagesse, vraie ou fausse, je ne sais pas, qui lui a peut-être été conférée par les vingt années qu'il a passées sur la banquise. Il n'est pas tout blanc, on sent qu'il porte une charge sur ses épaules, il est en quête de rédemption d'ordre presque mystique. Il est ambivalent et intéressant pour cette raison. Il lutte avec lui-même pour tenter de comprendre pourquoi il en est là, pourquoi il a encore envie de vivre. Je voulais que le lecteur ait besoin de percer son mystère. »*

Pour se mettre dans la peau de cet homme, Caroline Hinault dit qu'elle n'a eu aucun mal, parle même de « jubilation d'écriture ». Et se réjouit quand ses premiers lecteurs lui disent qu'ils ont cru que le livre avait été écrit par un homme. « Cette langue est sans doute influencée par nombre de références inconscientes, une alchimie de mémoires de lecture. J'admire l'oralité d'un Claude Simon, ou celle de Céline, évidemment. Cette crudité absolue qui ne contourne pas ce qui est dérangeant, qui dit la réalité sans détourner le regard. Mon personnage pense que les livres de poésie que lit Grizzly ne sont pas pour lui. Sa logorrhée pourtant est remplie d'images, de comparaisons et de métaphores liées à la minéralité du lieu ou à la violence des corps. Il est poète sans le savoir, et il me touche profondément. »



© Camille Servet



Julie Ruocco
Furies
 (Actes Sud)

L'auteur

Âgée de vingt-huit ans, Julie Ruocco, ancienne étudiante en lettres et diplômée en relations internationales, a travaillé au Parlement européen pendant cinq ans. Passionnée par les cultures numériques, elle a publié un ouvrage de philosophie esthétique : *Et si jouer était un art ? Notre subjectivité esthétique à l'épreuve du jeu vidéo* (L'Harmattan, 2016). *Furies* est son premier roman.

Résumé

Les destins d'une jeune archéologue, dévoyée en trafiquante d'antiquités, et d'un pompier syrien, devenu fossoyeur, se heurtent à l'expérience de la guerre. Entre ce qu'elle déterre et ce qu'il ensevelit, il y a l'histoire d'un peuple qui se lève et qui a cru dans sa révolution.

Variation contemporaine des "Oresties", un premier roman au verbe poétique et puissant, qui aborde avec intelligence les désenchantements de l'histoire et "le courage des renaissances". Un hommage salutaire aux femmes qui ont fait les révolutions arabes.

« Julie Ruocco : Électre en Syrie »

Georgia Makhoul, in *L'Orient littéraire*, 02/12/21

Julie Ruocco a fait une rentrée remarquée sur la scène littéraire avec un premier roman sélectionné pour de nombreux prix, dont le prix littéraire Le Monde, et qui vient d'obtenir le prix Envoyé par la poste. Ce qui ne surprend guère tant ce roman se saisit avec détermination et fureur d'un sujet difficile et déjà arpenté, celui de la révolution syrienne et de la part que les femmes y ont prise, qu'elles soient combattantes ou activistes.

Furies est construit autour d'un face-à-face entre l'Occident et l'Orient, cristallisé par la rencontre entre Bérénice, une jeune Française, étudiante en archéologie devenue trafiquante d'art, et Asim, un pompier devenu fossoyeur et fabricant de faux passeports, dans une Syrie labourée par les guerres et l'impitoyable répression du régime. Dans ce face-à-face, une enfant va bouleverser la donne : la fille d'une réfugiée en fuite, bloquée dans un camp. L'écriture, nourrie de poésie et de tragédies antiques, aborde avec exaltation les désenchantements de l'histoire et la beauté des renaissances, quand le courage des femmes et des hommes se hisse à la hauteur des défis de notre monde tel qu'il va. Entretien avec une jeune fille de 28 ans diplômée en sciences politiques, qui travaille au Parlement européen et qui a décidé de ne plus détourner le regard quand il croise le crime et la tragédie, même quand ils se déroulent à des milliers de kilomètres.

Quelle est la genèse de ce roman ? Y a-t-il des raisons précises qui vous ont conduite à choisir ce sujet ou des rencontres qui vous ont donné envie d'y travailler ?

Née dans les années 90, j'appartiens à une génération à qui on a enseigné la « fin de l'histoire » à l'école. Mais l'histoire ne s'arrête jamais, elle s'accélère. L'oublier, c'est la laisser nous échapper. L'écriture de ce livre est une tentative qui vise à endiguer ce sentiment de perte, à tamiser les images qui s'étalent sur nos écrans et permettre à nouveau la possibilité d'un récit. En ce sens, *Furies* est le résultat d'une double prise de conscience. La première a lieu après un an de travail au Parlement européen. L'intensité des missions, la technicité des sujets m'enfonçaient un peu plus dans l'ornière. J'avais peu de temps pour me consacrer à des réflexions personnelles ou à mon intérêt pour les problématiques de droit international. Ça m'a sauté aux yeux le jour où j'ai croisé en réunion de commission une délégation de réfugiés yézidis venues parler des exactions de l'EI et des massacres qui avaient décimé leur communauté. Et j'ai eu honte. Une honte

terrible parce que noyée par les détails, j'avais perdu de vue l'essentiel. Je me suis dit que plus jamais je ne ferai l'économie d'un renseignement, d'une lecture sur ce qu'il advenait en Iraq et en Syrie et c'est comme ça que j'ai débuté mon travail de documentation. Il n'y avait pas de projet d'écriture à l'époque. C'est deux ou trois ans plus tard qu'a vraiment eu lieu le déclic. Je déjeunais chez des parents éloignés. La télé était allumée dans la pièce et j'ai reconnu les parents d'une ancienne camarade de classe. Ils annonçaient au JT la mort de leur fille en Syrie, après son allégeance à Daech, et demandaient le retour de leurs petits-enfants. Au-delà du choc, j'ai ressenti le besoin de comprendre comment les destinées individuelles rejoignaient tout à coup les mécaniques historiques. Et de dire qu'en tant qu'Européens, nous étions liées à tout ce qui se passait là-bas.

Connaissez-vous la Syrie ? Vous y êtes-vous rendue avant ou pendant ce terrible conflit ? Comment avez-vous travaillé pour planter le décor de votre roman ?

Non, malheureusement je n'ai jamais eu la chance de m'y rendre avant la guerre. Fin 2019, quand je me suis lancée dans le projet, les frontières étaient fermées. Et qu'aurais-je été y faire à part mettre en danger d'autres personnes alors que des milliers de civils et des dizaines de journalistes avaient déjà risqué leur vie pour nous faire parvenir des informations précieuses ? Je me suis donc appuyée sur un travail d'enquête numérique qui évacue la question de l'aventure personnelle pour ne laisser place qu'à la parole des témoins. Des écrits comme ceux de Razan Zaitouneh, Yassin al-Haj Saleh, Moustafa Khalifé et Asli Erdogan, des documentaires, des reportages, des archives de la révolution filmées par les Syriens eux-mêmes, des journaux de combattants internationaux, tout cela m'a fourni une ample matière. Et des cartes bien sûr, qui détaillaient les terrains, la nature des opérations militaires et des forces en présence. C'était aussi important pour moi de lire des traductions de poèmes et de proverbes pour avoir un certain rythme de la langue dans la tête. À la lecture des nombreux témoignages contemporains, on ne peut s'empêcher d'éprouver une sensation de télescopage avec certains écrits concentrationnaires de la Seconde Guerre mondiale. L'impression que l'histoire se répète est vertigineuse et directement étayée par un ensemble de faits, comme la structuration des réseaux de renseignements syriens par Alois Brunner, subordonné d'Eichmann. C'est pourquoi il était aussi essentiel de s'appuyer sur des références occidentales pour penser la justice et la banalité du mal : Justine Augier, Hannah Arendt, Gunther Anders, Robert Anthelme, Svetlana Alexievitch.

Le personnage de Taym n'est pas sans rappeler l'avocate Razan Zaitouneh. Pensiez-vous à elle en écrivant ?

Oui, Taym est bien inspirée de Razan Zaitouneh. Je voulais rendre hommage à sa détermination et ses combats. C'est pour cela que son nom apparaît avant le début du roman. Je voulais donner à tous les lecteurs la possibilité de se renseigner sur elle, d'apprendre ce qu'elle avait accompli. C'est en suivant le travail d'un ami cinéaste sur les archives de la révolution syrienne que j'ai aperçu son visage pour la première fois. Elle était le fil rouge de ses montages vidéo. Mais il n'était pas question d'essayer d'imaginer la vie réelle de l'avocate syrienne et militante des droits de l'homme. J'étais dans une perspective romanesque et l'arc narratif de Taym était déjà scellé avant ma « rencontre » avec elle. Car le destin de ce personnage était aussi inspiré des « mariées de Damas » qui avaient énormément frappé mon imagination. Mon projet de variation des Oresties d'Eschyle étant entamé, j'avais résolu qu'Oreste ne serait pas un assassin mais un pompier, et sa sœur, une étudiante révolutionnaire qui l'amènerait à cette quête de mémoire et de justice. Bien sûr, il fallait régénérer les personnages antiques à travers une

acception plus pacifiste et humaniste. C'est à ce moment déterminant qu'a eu lieu la rencontre : Taym devait être la nouvelle Électre.

Certaines scènes très fortes ont une vive qualité visuelle et donnent le sentiment d'être extraites de la réalité. Quelle est la part d'imaginaire dans ces scènes et dans le roman en général ?

La ligne de crête entre réel et imagination est parfois extrêmement friable. Et elle s'effrite à deux moments clés : pendant l'écriture et à l'heure de la lecture. Souvent, les passages du livre que l'on pourrait considérer comme les plus poétiques (les balles de ping-pong qui rebondissent jusqu'au palais présidentiel), ou incroyablement violents (le chien qui erre dans la rue avec une tête d'homme entre les dents) ont bien existé. Mon boulot a été de les entretenir dans la trame du récit pour leur donner une résonance narrative, un pouvoir symbolique ou prémonitoire. Tout le paradoxe du travail romanesque dans *Furies* consistait à inscrire dans la matière du quotidien ces événements impossibles et pourtant réels pour qu'ils parlent à chacun d'entre nous. Le rituel du thé ou du maquillage, un frère qui attache le dernier bouton de la robe de mariée de sa sœur, une enfant qui dessine sur le rebord d'une fenêtre, toutes ces images inventées qui pourtant nous paraissent familières sont là pour nous donner à voir des événements qui ont réellement existé mais qui, parce qu'ils dépassent le cadre du vraisemblable, sont plus facilement accessibles par la fiction.

Avez-vous le sentiment d'avoir écrit un texte engagé ? Ou bien ce mot est-il devenu tabou en littérature ?

Il ne faut pas avoir peur de le dire. Je n'ai jamais vraiment aimé les tours d'ivoire et je pense que l'engagement des auteurs ne devrait pas être tabou car il n'enlève rien à l'art, au contraire. Dans mon cas, c'est par la littérature que je suis venue à la politique, à travers la découverte des grands textes comme *Pour la Serbie* de Victor Hugo, par exemple. Et c'est finalement grâce à la littérature que j'ai pu mettre en mots mes considérations sur la politique. À l'heure où des régimes mythomanes reconfigurent l'histoire et la réalité, c'est paradoxalement la fiction qui se propose de démêler le fil des événements. Et comme les politiques s'aventurent toujours plus loin sur le terrain de la fiction, il est de bonne guerre que la fiction s'empare du politique.

Vous avez situé une partie du roman au Kurdistan en mettant en scène les guerrières peshmergas. Pour quelles raisons ?

Dans le projet initial, il n'était pas question de parler de ces combattantes, mais c'est progressivement devenu une nécessité car le début de l'écriture du livre a coïncidé avec le retrait américain au nord-est de la Syrie en 2019 et le déchaînement de l'armée turque et de ses mercenaires islamistes contre ces territoires et leurs communautés. On attaquait les femmes et les hommes en première ligne contre l'État islamique et le monde a laissé faire. Il me paraissait donc essentiel de mentionner le projet de gouvernance démocratique et autonome du Rojava, de montrer qu'au cœur même de la mécanique de mort, une résilience collective et humaniste était possible. Je ne voulais pas seulement me contenter de la surface, de ces images d'amazones qui flattent les fantasmes occidentaux mais dévoiler ce laboratoire politique, ce nouveau contrat social qui repose sur la démocratie, la pluralité, l'égalité. J'ai été très marquée par le combat de ces hommes et femmes, par leur conscience désarmante de faire leur part quand bien même l'histoire n'en retiendrait rien. Leur courage n'est pas celui des vainqueurs, il est celui des renaissances.

Qui sont donc les « furies » qui donnent son titre à votre roman ?

Le titre est polysémique, mais la principale acception est celle qui fait référence à la mythologie antique. Les furies désignent les filles d'Ouranos, mémoire du monde, harceuses de criminels jusqu'à l'instauration du premier tribunal où les crimes humains seront désormais jugés par des mortels. Et puisqu'elles n'ont plus de criminels à poursuivre, les furies sont appelées à descendre sous la terre pour devenir des déesses bienveillantes et fertiles. Voilà pour le mythe, mais après dix ans de guerre et d'impunité en Syrie, j'avais envie de les déterrer, qu'elles réinvestissent le territoire des hommes puisque ces derniers avaient failli à leur promesse de justice. C'est donc un médaillon de furie que notre archéologue Bérénice va découvrir lors d'un chantier en Grèce. Dès le début, cette figure fantastique va redoubler son intuition et planer sur les événements. Mais au-delà de cette référence tutélaire, la furie est une force positive qui va inspirer les personnages, leur permettre de continuer leur quête de justice ; leur mission reste la même : rendre aux hommes une prise sur leur histoire pour qu'ils ne soient pas engloutis par les ténèbres.

« Premier roman : *Furies*, de Julie Ruocco, le conflit syrien autrement »

Soundouss Chraïbi, *in Tel quel*, 28/01/22

Paru en 2021 aux éditions Actes Sud, 'Furies' est lauréat du prix Envoyé par la Poste. Il s'agit du premier roman de Julie Ruocco, un sublime hommage aux hommes et aux femmes qui continuent de porter en eux l'héritage de la révolution syrienne.

En quelque trois cents pages, *Furies* raconte l'histoire de ceux qui refusent de vivre au rythme des tirs d'artillerie, ceux qui sont convaincus que leur humanité mérite d'être préservée malgré toute l'horreur autour d'eux.

Dans un contexte de guerre qui ne diffère en rien de l'actualité, Assim est un pompier syrien qui tente tant bien que mal de sauver tous les blessés qu'il trouve sur son passage. Sa soeur, Taym, a fait partie de celles qui ont cru à la révolution, au début des années 2010, qui a résisté jusqu'à son dernier souffle, le jour de son mariage, où elle arbore une sublime robe blanche. C'est dans cette robe qu'elle est assassinée par l'état Islamique, pendant que son cortège traverse la ville.

Et parce que le deuil dépasse tous les hommes, le pompier qui sauve va se transformer en un fossoyeur qui enterre et déterre, avant de tenter de fuir vers la Turquie. Là-bas, il rencontre Bérénice, une jeune archéologue d'origine syrienne, convertie en trafiquante d'antiquités, et, surtout, en manque d'histoire d'un pays dont elle ne connaît pas grand-chose.

“Je n'ai pas d'attache familiale avec la Syrie”, admet d'emblée Julie Ruocco, la primo-romancière, âgée de seulement vingt-huit ans, qui travaille au sein du parlement européen. Si la littérature française s'est par moments spécialisée dans le récit de guerre, elle a rarement dépassé le cadre spatio-temporel des deux

Guerres mondiales.

Pour Julie Ruocco, ce décentrement vers le Moyen-Orient s'est opéré au gré du hasard, à travers un ensemble de "rencontres" personnelles et professionnelles. Comme ce qu'elle qualifie de "prise de conscience", le jour où la commission des affaires juridiques du parlement européen reçoit une délégation de survivantes yézidiennes.

"Elles ont pris la parole pour témoigner tour à tour de ce qu'elles avaient vécu. En les écoutant, j'ai été prise d'un sentiment de honte, car je me suis rendu compte que je ne connaissais pas grand-chose à ce dossier. Sans avoir aucun projet d'écriture, encore moins littéraire, j'ai commencé à cumuler des recherches et notes sur le sujet", se souvient-elle.

Près de deux ans plus tard, elle reconnaît des visages familiers en regardant le journal télévisé de 20 heures : *"C'étaient les parents d'un ancien camarade de classe qui adressaient une lettre au président de la république, car leur fils s'était engagé dans les rangs de l'état Islamique"*, retrace la romancière. Une claque. *"On a beau recevoir des photos de presse et des ONG, suivre les informations, on a souvent tendance à croire que l'horreur qui se déroule en Syrie est loin de nous, que l'on en est séparés par des milliers de kilomètres. C'est faux. Il suffit d'un événement pour faire exploser les temporalités et les distances, et pour voir s'imbriquer des mécanismes historiques et des trajectoires individuelles. Et c'est ce que je voulais raconter dans Furies"*, confie Julie Ruocco.

Diplômée en sciences politiques et en droit international, Julie Ruocco retrouve dans le conflit syrien une continuité avec ses centres d'intérêt. Pour écrire *Furies*, Julie Ruocco ajoute aux recherches qu'elle a accumulées au fil des années de précieux outils de travail : rapports d'ONG, cartes, oeuvres documentaires... *"Nous vivons dans une époque où l'on a accès très facilement à énormément d'archives, de témoignages et de documents. Des réfugiés, partout dans le monde, racontent leur histoire"*, nous dit Julie Ruocco.

Avant de nuancer : *"Paradoxalement, on assiste à une banalisation de ce qui se passe dans cette région du monde, une mise à distance. En écrivant Furies, j'ai voulu souligner ce paradoxe."* Car si ce roman est un puissant hommage aux révolutionnaires, il s'adresse aussi à ceux qui détournent le regard.

D'une part, les puissances occidentales et leur posture attentiste, sévèrement critiquées dans le roman, sans pour autant verser dans le manifeste politique. D'autre part, tous ceux qui, à leur échelle individuelle, ne se sentent pas concernés par la guerre qui ravage des populations entières.

Parce qu'elle met en place une écriture très visuelle, Julie Ruocco force son lecteur à voir les images qu'il ne fait que survoler sur les réseaux sociaux et les chaînes d'informations : *"La fiction est là pour dépasser la sidération, aller au-delà de l'horreur apparente, et de toutes les complexités géopolitiques qui peuvent entourer un tel sujet. Elle concrétise le récit, raconte avec des mots simples, donne des prénoms à des visages anonymes, écrit les histoires des images que l'on voit sur les chaînes d'informations"*, poursuit l'auteure.

Dans la mythologie grecque, les Furies sont trois déesses vengeresses qui infligent de terribles châtements aux criminels. C'est là un puissant écho symbolique que Julie Ruocco met en place, puisque tout au long du roman, Bérénice porte un pendentif où est gravé le visage d'une Furie. L'ombre de celle-ci plane au-dessus de tous les personnages, tandis qu'ils sont confrontés tantôt à la mort, tantôt à la violence et l'indifférence.

Dans cette métaphore, on lit l'impunité de ceux qui tuent sans compter, mais aussi le besoin d'une nouvelle justice, pour et par les hommes. La tragédie syrienne s'inscrit alors dans un contexte universel et intemporel : qu'elle se déroule à Alep au XXI^e siècle ou à Troie dans la Grèce Antique, la guerre est la même, semble nous signifier Julie Ruocco entre les lignes.

“Je voulais créer des points de résonance entre la situation particulière qui se déroule aujourd’hui et toutes les autres cités qui ont été détruites par la guerre depuis le début de l’humanité. Malgré les variations historiques et géographiques, le mécanisme de la guerre a toujours été le même”. Et d’ajouter : “Je ne voulais pas présenter la guerre comme un moment d’éclat, un instant particulier où se déchaîne une exaltation de violence, car je ne pense pas que cela en soit un, mais plutôt comme un continuum”.

Sous le bruit assourdissant des tirs et des corps qui s'écrasent au sol, *Furies* donne à entendre les cris de guerre des femmes qui ont fait la révolution, se battent aujourd'hui pour la paix, et évacuent des milliers de Syriens dont la vie est menacée. Elles se trouvent dans le Rojava, région rebelle et autonome dans le nord de la Syrie. Elles s'appellent Rokkan et Bahia.

Le roman est par ailleurs dédié à Razan Zaitouneh (avocate syrienne et militante des droits de l'homme, portée disparue depuis 2013, ndlr) et à “toutes celles qui ont fait la guerre à ses côtés”. “Ces femmes ont pris les armes, sans prendre l'orgueil de la violence”, nous dit Julie Ruocco.

“Ce qui est formidable, c'est la volonté des femmes kurdes de déconstruire le rôle des genres, d'autant plus qu'on a souvent l'impression que c'est un concept occidental. Ces femmes-là font l'expérience politique de déconstruction de la violence dans un environnement qui y est confronté tous les jours. C'est encore plus beau et plus radical comme geste”, poursuit-elle.

A leur manière, tous les personnages féminins de *Furies* sont des héroïnes

En rencontrant ces femmes, Bérénice en devient une autre. “*Plus jamais elle ne pourra prononcer le mot paix, le mot justice, sans éprouver de honte*”, écrit la narratrice. A leur manière, tous les personnages féminins de *Furies* sont des héroïnes. Des liens invisibles se dressent entre Taym, qui a été au cœur de la révolution et qui est morte pour ses convictions, et Bérénice, qui n'a connu ni la Syrie, ni la révolution, mais qui, par ses origines et l'histoire de sa famille, est porteuse de l'héritage de ce pays.

Et si la violence est une réalité, les personnages de *Furies* refusent de l'accueillir comme une fatalité. La résistance morale devient une arme en elle-même. Lorsque Assim devient faussaire pour réaliser de faux passeports, il donne une nouvelle identité à ses clients en les nommant en hommage à ceux qui sont morts

et qu'il a dû enterrer dans sa vie antérieure de fossoyeur: une nouvelle vie est alors possible.

C'est ainsi que *Furies* joue avec la mort, déjoue ses pièges, et place l'écriture dans un processus de résurrection, sans pour autant tomber dans un idéalisme naïf. “*Il y a une vérité personnelle du malheur qu'il faut respecter*”, peut-on lire. Au fur et à mesure des pages, cette ode à la résistance se lie intimement à la question de la transmission : ce n'est qu'en transmettant les convictions qui ont porté un combat que l'on se souviendra de ceux qui sont morts pour ce combat.